6
N

Palat. L X 1 (-13

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Dixieme Claſſe.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ.

NAPOLI

Il paroît tous les mois deux volumes de cette Bibliotheque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranches, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, paieront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ;

Par M. ROUSSEL, Doct. en Médecine.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

1790.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ.

PRÉFACE.

ON ne prétend point ici apprendre la Médecine aux perſonnes qui n'en ont jamais fait un objet d'étude particuliere, ce ſeroit les tromper ; car pour une vérité qu'elles ſeroient capables de ſaiſir, à coup sûr elles embraſſeroient mille erreurs infiniment plus funeſtes que cette vérité ne pour-

roit leur être utile. Ce ſeroit mettre dans leurs mains une arme dangereuſe, & d'autant plus redoutable, qu'elle leur inſpireroit une trompeuſe ſécurité. Quelques préceptes ſimples ſur le régime, pour prévenir les dérangemens de la ſanté; quelques regles de conduite à tenir dans l'invaſion des maladies graves, en attendant les ſecours plus aſſurés des gens de l'art; l'expoſition des moyens les plus reconnus pour efficaces, pour remédier à un grand nombre d'accidens & d'incommodités, ne ſont point la Médecine; elle demande des études longues & profondes ſur l'économie animale, une expérience éclairée & mûrie ſurtout par la méditation. On ne veut donc ici qu'offrir un guide à ceux qui

ſe trouvent attaqués au dépourvu par quelque accident ou par quelque maladie; l'homme en a malheureuſement beſoin; l'activité de ſes paſſions, & l'inquiétude qu'elle lui donne, ne lui permettent pas d'attendre patiemment les ſecours de la nature, ni d'écouter cet inſtinct qui, dans les animaux, ſupplée ſi ſouvent, & d'une maniere ſi merveilleuſe, aux reſſources les plus appropriées de l'art. L'animal malade ſe tient tranquille dans un coin, cherche le calme & le repos, s'abſtient de manger & de marcher dans cet état. Les facultés de ſon organiſation ſe developpent librement, pour remonter ſa machine, & rétablir ſes reſſorts affoiblis ou altérés; mais l'homme atteint d'une maladie, plus affecté de

ce qu'il craint que du mal qu'il ſouffre réellement, s'agite & ſe tourmente auſſi-tôt ; il appelle les ſecours de tous côtés ; & quand même il ne les demanderoit point, les perſonnes qui l'entourent, s'empreſſeroient de les lui prodiguer, & de l'en accabler ; car ces ſecours que chacun ſe croit en droit de donner, fruits d'une fauſſe expérience, adminiſtrés à contre-temps, ou mal appliqués, ont fait plus de victimes qu'ils n'ont guéri de malades ; de ſorte qu'un malade a non ſeulement beſoin qu'on le guériſſe, mais encore qu'on le ſauve des ſecours aveugles dont les gens qui ſont étrangers à l'art de guérir, ſont toujours prêts à l'aſſaillir.

Nous croyons donc que quelques

conſeils, puiſés dans le ſein de la Médecine, pourront prévenir les dangereux effets de ces tentatives haſardées & populaires; & puiſque la collection où nous les conſignons eſt deſtinée aux femmes, il eſt naturel qu'elles en ſoient le premier objet; étant, par la nature de leur ſexe & par leur organiſation, aſſujetties à un plus grand nombre de maux que les hommes, elles en ont un plus grand beſoin. Ainſi nous commencerons par nous occuper de la ſanté des femmes, & par traiter des affections morbifiques qui tiennent au genre de leur tempérament, & aux fonctions naturelles qui caractériſent leur ſexe.

Après nous être occupés de la ſanté des femmes, nous conſidérerons les

moyens de conſerver celle de ces êtres intéreſſans, auxquels elles tiennent de ſi près, & auxquels c'eſt un beſoin pour elles de conſacrer & leur propre ſanté, & leur bonheur, & toute leur exiſtence; c'eſt-à-dire, des enfans. La Nature a voulu que ces êtres délicats & foibles ſe développaſſent entre les mains & ſous les regards tendres & vigilans des femmes; il falloit un gardien timide comme elles pour veiller à la conſervation d'un être auſſi acceſſible aux maladies & aux divers accidens, que le ſont les enfans. Les femmes ſont donc deſtinées, par la Nature, à être le premier médecin des enfans; mais il n'eſt que trop vrai que, dans l'exercice de cette noble & touchante fonction, elles ſont ſouvent

égarées par leur tendreſſe même ; il eſt par conſéquent néceſſaire d'éclairer leurs ſoins. Ainſi les maladies des enfans tiendront la ſeconde place dans le plan de notre Medecine domeſtique à l'uſage des Dames.

Tout ce qui a trait à l'humanité ſouffrante eſt naturellement du reſſort des femmes ; leur ame douce & compatiſſante, leur patience, & la ſoupleſſe de leur caractere les rendent très-propres à ſecourir les malades. Les mouvemens de l'homme ſont trop rudes pour un être qui ſouffre ; il a beſoin qu'une main délicate & légere porte le remede ſur une partie malade, ſans la bleſſer ou y réveiller la douleur aſſoupie : mais une choſe dont les hommes ne ſeront ja-

mais capables au méme degré, c'eſt cette vigilance, cette attention & ces ſoins affectueux qu'une pitié active inſpire toujours aux femmes ; elles ſont les premieres à voler au ſecours de toute perſonne atteinte de quelque accident ou de quelque maladie. Un mari, un domeſtique, & un voiſin, dans ce cas, reçoivent d'elles les premiers ſoins. A la campagne, & même au ſein des villes, on eſt quelquefois privé des lumieres des Médecins ; ce ſont les femmes qui le plus ſouvent y ſuppléent. Il eſt donc néceſſaire qu'elles aient quelques notions ſimples & juſtes ſur les diverſes maladies des perſonnes adultes de l'un & de l'autre ſexe, & de différens âges ; & ces maladies ſeront les objets par leſ-

quels nous terminerons le Traité ſuccinct de Médecine que nous nous propoſons de donner.

De l'uſage des choſes dites non naturelles.

Sans nous arrêter à l'impropriéte de ce terme de *non naturelles*, nous dirons qu'on l'a appliqué aux moyens par leſquels notre machine ſe maintient & ſe conſerve dans l'intégrité de ſes fonctions ; & ces moyens ſont l'air, les alimens, le travail & le repos, le ſommeil & la veille, les ſecrétions & les excrétions, & les paſſions de l'ame.

De l'Air.

L'air, depuis l'inſtant où l'enfant,

en venant au jour, a commencé à reſpirer, eſt l'ingrédient le plus immédiatement & le plus conſtamment néceſſaire à notre exiſtence; lorſqu'il nous manque, ou qu'il eſt vicié, la vie s'éteint, ainſi que le feu, lorſqu'il eſt privé de cet aliment. Nous le trouvons par-tout, tant que nous ne changeons point d'élément; mais, pour l'ordinaire, c'eſt moins par ſon défaut, que par les qualités malfaiſantes qu'il a acquiſes, qu'il peut devenir funeſte. Une infinité de cauſes peuvent l'altérer. Nous le corrompons nous-mêmes par l'exercice de la vie; ce qui établit pour nous la néceſſité eſſentielle de le renouveler ſouvent. Les femmes qui, par leur état, ſont ſédentaires, & paſſent la

plus grande partie du temps dans des appartemens, doivent les tenir ouverts le plus qu'il eſt poſſible. Celles qui ſont délicates, doivent éviter les grandes aſſemblées ; l'air eſt toujours rendu plus ou moins méphytique, par le concours d'un grand nombre de perſonnes qui le reſpirent ; il devient tel auſſi par les lumieres multipliées qui éclairent les maiſons des riches : le ſouper & le jeu qui s'y prolongent bien avant dans la nuit, ſont nuiſibles, conſidérés ſous ce ſeul point de vue. Le beſoin de reſpirer toujours un air nouveau, doit auſſi faire renoncer aux rideaux de lit. On s'enfermoit autrefois hermétiquement dans ſon lit, & nous avons vu des perſonnes qui avoient cette malheu-

reuſe habitude, & qui ſe plaignoient de ne pouvoir point dormir, recouvrer le ſommeil, en prenant le parti de tenir leur lit entierement ouvert.

Des Alimens & des Boiſſons.

Les humeurs de notre corps ne tarderoient pas à ſe détériorer, ne fût-ce que par le mouvement même qui les conſerve, ſi les alimens n'y portoient par intervalles un nouveau principe de reſtauration : mais pour bien remplir le but de la Nature à cet égard, il faut que la quantité & la qualité des alimens ſoient proportionnées aux forces de la machine, au tempérament & au travail qu'éprouve le corps. Les forces des différens individus n'ont pas la même meſure.

Lorſque le corps a achevé de prendre ſon accroiſſement, la nourriture qu'on prend doit diminuer, ſi l'exercice qu'on fait n'augmente pas. Les perſonnes d'une conſtitution foible doivent employer des alimens qui nourriſſent, ſans exiger un emploi conſidérable des forces digeſtives. Les vieillards ſont dans ce cas. Les femmes que leur ſexe diſpenſe des travaux qui occaſionnent au corps une grande déperdition, doivent auſſi ſe borner à une nourriture modérée, & éviter les boiſſons chaudes, telles que le thé; elles augmenteroient leur foibleſſe naturelle. Les boiſſons âcres & ſpiritueuſes ne leur conviennent pas davantage; elles ont trop d'action ſur leurs fibres délicates, & peuvent en

dépraver la ſenſibilité. Cependant, à l'égard du manger & du boire, on ne doit point outrer les précautions; un régime trop compaſſé rend puſillanime, énerve nos facultés, & les rend, par l'habitude, incapables de ſe plier aux changemens auxquels nous ſommes expoſés, ainſi que tous les êtres de la Nature. Le beſoin eſt le ſeul guide qu'on doit ſuivre relativement à la quantité des alimens & de la boiſſon; mais il faut s'exercer à le bien diſtinguer de toute autre impulſion qui ne ſeroit point lui.

Du travail & du repos.

Le travail ſemble être une des conditions que la Nature a miſes à la ſanté & à la jouiſſance agréable de la

vie ; elle a placé le travail à côté du beſoin, pour qu'on ne pût point ſe ſouſtraire à ſa loi impérieuſe. Dans l'ordre ſocial qui a mis beaucoup d'individus à même de pouvoir vivre ſans travailler, on n'élude point cette loi impunément. La foibleſſe des organes & le dérangement des fonctions ſont l'effet inévitable d'une trop longue inaction. Le travail empêche l'ame de trop peſer ſur elle-même, & nous garantit de l'ennui, le pire des maux qui affligent l'eſpece humaine. Le travail cependant ne doit point être forcé ; il épuiſe lorſqu'il eſt exceſſif ; & c'eſt encore un des grands malheurs des ſociétés policées, & une ſuite funeſte de la trop grande inégalité des fortunes, que le plus grand

nombre des individus y ſoit condamné à des travaux continuels & deſtructifs, tandis que le plus petit nombre s'y livre à une molleſſe qui n'eſt pas elle-même ſans danger pour le corps comme pour l'ame.

Du ſommeil & de la veille.

Il a fallu ſans doute, pour le ſoutien de l'économie animale, qu'une partie des fonctions ſur leſquelles elle eſt fondée, fût ſuſpendue pendant certains intervalles, & qu'à des périodes d'action ſuccédaſſent des périodes de repos, pour que les organes affoiblis ou épuiſés par un grand mouvement, euſſent le temps de réparer leurs pertes. La Nature n'a pu ſuſpendre, pendant le ſommeil, tous les mouvemens

de la machine humaine. Ceux de la reſpiration & du cœur, qui ne peuvent ceſſer, ſans produire la mort, devoient continuer pendant le ſommeil, tandis que l'exercice des ſens, & même celui de la penſée, ſont plus ou moins interrompus, ainſi que celui des mouvemens volontaires. La peine qu'éprouvent les organes pendant la veille, doit être la meſure naturelle du ſommeil; la pareſſe n'en doit point prolonger la durée; car ſi l'exercice des ſens & du mouvement volontaire eſt propre à favoriſer la conſervation du corps, il eſt dangereux de le priver de ce ſecours par un ſommeil trop prolongé, comme il l'eſt de le priver de la reſtauration qu'il doit attendre du ſommeil par des

veilles exceſſives. Celles-ci ſont une des cauſes les plus actives des maladies graves, qui ſemblent avoir pour cauſe un certain degré d'extinction plus ou moins conſidérable du principe de la vie même.

Des ſecrétions & des excrétions.

Si les alimens ſont néceſſaires pour réparer les pertes de la machine animale, & renouveler les humeurs altérées par le mouvement, c'eſt par les ſecrétions que les ſucs fournis par ces alimens achevent de remplir leur deſtination. Portés par le mouvement général de la circulation, & dirigés par des impulſions particulieres du principe de la vie vers les viſceres & les glandes, ils y fourniſſent la matiere

de certaines humeurs, néceſſaires aux divers uſages de l'économie animale, telles que la ſalive, les ſucs digeſtifs, la bile, la ſemence, &c. Nous n'avons aucun moyen d'agir directement ſur ce genre de fonction, qui eſt l'ouvrage du principe même de la vie; mais nous pouvons la favoriſer par l'emploi bien ordonné de tous les autres moyens qui ſont en notre pouvoir de conſerver notre exiſtence. La ſobriété, l'exercice, le choix des bons alimens, le calme de l'ame, un air pur, ſont très-propres à ſeconder l'importante fonction des ſecrétions, ainſi que celles des excrétions, qui n'eſt pas moins néceſſaire.

La matiere des excrétions eſt le réſultat des diverſes élaborations que ſu-

biſſent les alimens & les humeurs qu'ils fourniſſent ; ils contiennent des parties groſſieres ou âcres, dont la Nature cherche à débarraſſer les corps par divers émonctoires, & ſous diverſes formes, telles que celles des urines, des ſelles, de la tranſpiration. La volonté a beaucoup d'influence ſur les deux premieres de ces excrétions, & le régime ſur l'autre. Une certaine négligence peut nous faire retenir trop long-temps des matieres qui, infectant nos humeurs, peuvent donner lieu à des maux très-graves. Une vie trop ſédentaire jette ordinairement beaucoup d'irrégularité dans le cours de ces excrétions ; elle nuit auſſi à celle qui s'opere par la tranſpiration.

Celle-ci eſt, de toutes nos fonctions, la plus directement ſoumiſe aux diverſes impreſſions de l'air. Plus les qualités de cet élément ſont variables, plus il eſt important de s'y expoſer ſouvent, pour n'en être point trop vivement affecté, comme ceux qui ſe tiennent preſque toujours renfermés dans leurs maiſons; n'étant point armés par l'habitude contre les intempéries de l'air, ils ſont enrhumés à la moindre occaſion.

Le ſoin de s'expoſer fréquemment à l'air n'eſt point incompatible avec l'attention d'éviter l'humidité. La chauſſure & les habits doivent être propres à nous garantir de ſes atteintes. Il eſt dangereux d'habiter une maiſon nouvellement bâtie, ou le rez de

chauffée d'une maiſon ancienne, s'il n'eſt point élevé d'une certaine maniere au deſſus du ſol. Le paſſage ſubit du chaud au froid eſt une des cauſes les plus puiſſantes & les plus ordinaires du dérangement de la tranſpiration. Quand on a chaud, on ne doit ſe découvrir que par degrés, & attendre que la chaleur qu'on éprouve ait diminué, avant de boire quelque liqueur froide. Beaucoup de perſonnes, pour n'avoir pas eu cette attention, ont été précipitées dans des accidens très-graves. Il eſt dangereux de dormir les fenêtres ouvertes pendant la nuit. Les courans d'air ſont auſſi très à craindre; & s'il eſt eſſentiel de changer ſouvent d'air, il ne faut pas que ce changement ſoit trop

rapide, & ſe faſſe ſur une partie du corps.

Des paſſions.

Les paſſions qui ont leur ſource dans ce principe qui met en mouvement tous les êtres animés, & qu'on appelle *amour de nous-mêmes*, ſont une des cauſes les plus deſtructives de notre machine ; ce qui étoit fait pour nous mener au bien-être, devient l'inſtrument de notre malheur & de notre ruine, par l'abus que nous en faiſons. Les paſſions, dans l'inſtitution de la Nature, ne devoient être que des mouvemens bruſques & paſſagers. L'animal en danger devoit pourvoir à ſa ſûreté par des efforts & des moyens indépendans de la réflexion. Une impulſion involontaire & irréſiſtible le

devoit porter à propager ſon eſpece ; mais ces momens, auſſi rares qu'orageux, étant paſſés, il devoit rentrer ſous la direction d'un inſtinct paiſible. Ainſi les paſſions étoient néceſſaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuſe pour eux-mêmes, à force de l'aiguiſer. Dans l'état actuel de certaines ſociétés, les paſſions ne ſont qu'un accès continuel qui en agite les membres, au lieu d'être comme un ſouffle léger, propre à leur imprimer un mouvement modéré ; elles ont acquis un tel degré d'activité en ſe choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuſe, ou plutôt elles ſont devenues un feu dévorant, qui conſume l'eſpece humaine.

Ces

Ces expreſſions ſont les ſeules qui puiſſent bien caractériſer les effets réels qu'une paſſion vive ou lente produit ſur l'économie animale ; quoique chaque paſſion ait une forme particuliere, qui ſe manifeſte par des ſignes ſenſibles, elles ont toutes cela de commun, qu'elles pervertiſſent l'ordre & la ſucceſſion naturelle des mouvemens dont la vie dépend. Dans les paſſions triſtes, l'ame ſemble abandonner les ſoins du corps, pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. On éprouve ordinairement dans cet état une conſtriction permanente à la région épigaſtrique, ou au creux de l'eſtomac, une ſorte de reſſerrement qui gêne la reſpiration, ôte l'appétit, & s'oppoſe à la digeſtion ; tous

les mouvemens ſe ralentiſſent, les humeurs ſoumiſes à leur influence s'alterent, & les parties qu'elles doivent nourrir dépériſſent néceſſairement.

Quant aux paſſions fougueuſes, outre les ſecouſſes irrégulieres qu'elles produiſent dans les différentes parties du corps, & les refoulemens tumultueux des liquides qui en ſont la ſuite inévitable, elles operent un autre effet, qui, pour être plus lent & plus caché, n'en eſt pas moins funeſte. Les mouvemens de l'ame, occupée d'une forte paſſion, ſe communiquent à tous les organes; toutes les fibres qui les compoſent en ſont agitées; leur mouvement tonique en eſt accéléré; & l'intenſité de

ce mouvement, long-temps ſoutenue, néceſſite entre elles des frottemens réitérés, qui détruiſent cette ſubſtance muqueuſe (1) qui leur ſert d'enveloppe, & à laquelle elles doivent leur liant, leur ſoupleſſe, & leur force. Cette ſubſtance, qui les défend contre les impreſſions trop fortes des corps étrangers, & en émouſſe la trop grande vivacité, dont les organes tirent leur volume & la beauté de leur forme, anéantie ſucceſſivement, les abandonne à tous les déſordres d'une ſenſibilité effrénée; avec elles diſparoiſſent la fraîcheur du tem-

(1) C'eſt le tiſſu cellulaire, ainſi nommé, parce que ſa ſubſtance offre un amas de cellules qui communiquent entre elles.

pérament, & les agrémens du corps, qui font place à une maigreur & une foibleſſe ſouvent incurable. Il eſt ſans doute plus aiſé d'expoſer les ravages des paſſions, que d'indiquer les moyens de s'en garantir. Cependant la crainte d'en éprouver les effets, & d'être la victime des maux qu'ils entraînent, peut n'être pas toujours un remede impuiſſant, quoiqu'elle n'en préſerve pas quelquefois.]

Des maladies particulieres aux femmes.

En faiſant un uſage, même bien ordonné, des moyens établis par la Nature pour notre conſervation, & nous faire paſſer, ſans trouble, par les différens périodes de la vie, il

en eſt une qui n'eſt pas toujours ſans danger pour les femmes. Les développemens de leur ſexe ſemblent plus pénibles & plus difficiles à s'opérer que dans les hommes. Il eſt vrai que, dans les femmes, la puberté ſe manifeſte par une nouvelle fonction qui n'a pas lieu chez eux ; & toute fonction à laquelle la Nature n'eſt pas encore accoutumée, trouve plus ou moins d'obſtacles à s'établir, ſoit que les organes n'y ſoient pas encore préparés, ſoit que les mouvemens qui doivent l'exécuter ſoient mal aſſurés, par la raiſon ſeule qu'ils s'operent pour la premiere fois ; comme ſi la Nature avoit beſoin de tâtonner, & d'apprendre ce qu'elle doit faire pour remplir notre deſtination.

De la Menſtruation difficile.

Lorſque les organes de la femme ont acquis leur entier développement, ou même avant de l'avoir acquis, le premier acte par lequel ſon ſexe ſe manifeſte & indique ſa diſpoſition à remplir les vues de la Nature, eſt un écoulement de ſang par les organes de la génération, qui doit revenir à des époques fixes, juſqu'à ce que la femme ceſſe d'être féconde. Il commence à l'âge de treize ou quatorze ans, & finit vers celui de quarante-cinq à cinquante; & cet écoulement eſt, pour l'ordinaire, non ſeulement le ſigne de la fécondité, mais encore la meſure de la ſanté: celle-ci s'altère, ſoit que les regles,

après avoir été établies, viennent à être ſuſpendues, ſoit qu'elles ne s'établiſſent point, lorſque l'âge où elles doivent avoir lieu eſt arrivé.

Si cette fonction s'établit quelquefois ſans trouble & ſans peine dans quelques perſonnes, il en eſt d'autres moins heureuſes, ou plus mal organiſées, dans leſquelles la Nature héſite, ou fait des efforts qui tournent au détriment de la machine. Dans cet état, la jeune perſonne éprouve un ſentiment de laſſitude, de l'engourdiſſement, de la langueur, des douleurs vagues aux aînes, aux lombes, aux cuiſſes, des feux ſubits qui montent au viſage, & quelquefois des maux de tête. Ces ſymptômes ſem-

blent assez indiquer une trop grande réplétion des vaisseaux sanguins ; ils pourroient cependant avoir lieu aussi sans pléthore, & par le seul effet des mouvemens irréguliers d'une nature en défaut, ou de la disposition des organes, qui ne se prêtent point encore à une fonction nouvelle pour eux ; de sorte que le sang, ne pouvant se faire jour par la matrice & par le vagin, est refoulé vers d'autres organes, & s'écoule par le nez, le poumon, & l'estomac.

On peut se méprendre sur la nature des symptômes, si on ne connoît point la constitution de la personne qui les éprouve. Si, avant cette époque, elle a joui d'une certaine vigueur annoncée par le coloris, la fraîcheur,

l'embonpoint, la plénitude & la force des vaiſſeaux, on peut préſumer que le jeu même de ces vaiſſeaux eſt embarraſſé par une ſurabondance de ſang qui les ſurcharge ; alors la ſaignée eſt néceſſaire, ainſi que les bains chauds des jambes. La ſaignée doit ſe faire au pied. On a vu ſouvent, dans ce cas, l'éruption des regles ſuivre immédiatement la ſaignée, qui, délivrant les vaiſſeanx & les parties ſubjacentes d'un poids qui les opprimoit, leur rend toute la liberté des mouvemens. On peut augmenter encore l'effet de ce moyen par les frictions ſur les cuiſſes, les jambes, & par l'exercice.

Les frictions & l'exercice conviendroient auſſi, ſi l'on préſumoit que

le ſang ayant été, pendant un certain temps, dans un état de ſtagnation, a pu contracter quelque degré d'épaiſſiſſement & de viſcoſité; il faudroit alors joindre à l'exercice & aux frictions, des boiſſons délayantes & inciſives, telles que la décoction de chicorée amere, & autres. On peut employer la tiſane ſuivante :

Racines de chiendent, une once;
Feuilles de chicorée, une poignée;
Feuilles de ſcolopandre, deux poignées.

Faites les bouillir légerement dans une pinte & demie d'eau, & ajoutez à la colature un demi-gros de terre foliée de tartre.

La malade prendra trois verres de

cette décoction le matin, à une heure de distance l'un de l'autre.

La cause la plus fréquente du retard de la premiere éruption des regles n'est ni la surabondance du sang, ni sa viscosité; c'est une certaine inertie qui survient à l'approche de cette nouvelle fonction. Le sentiment d'un nouveau besoin semble étonner le principe de la vie, & anéantir ses forces, au lieu de devenir un aiguillon capable de les mettre en activité; c'est alors que surviennent pour l'ordinaire les pâles couleurs.

Des pâles couleurs.

Cette maladie, qu'on nomme aussi chlorose, n'est pas particuliere aux filles qui n'ont point encore le flux menstruel; elle survient aussi aux per-

ſonnes qui l'ont, mais dont les forces vitales ſont abattues, ſoit par l'effet d'un long chagrin, comme dans les jeunes perſonnes épriſes de quelque paſſion malheureuſe, ſoit par celui des pénibles privations qu'entraîne le veuvage ou le célibat. Dans tous ces différens cas, la Nature ſouffre de ne pouvoir point remplir ſa deſtination, & cet état ſe manifeſte ſurtout par une grande foibleſſe, caractériſée par tous les ſymptômes qui l'accompagnent. L'abattement de l'ame eſt joint à une pareſſe & à une peſanteur des organes, qui rendent le moindre mouvement pénible & difficile. Les perſonnes atteintes de cette affection, éprouvent des palpitations de cœur, & une certaine difficulté de reſpirer,

reſpirer, qui devient plus preſſante, lorſqu'elles ont voulu précipiter leur marche, & ſur-tout lorſqu'elles viennent de monter qnelque eſcalier; leur viſage, d'abord pâle, devient enſuite jaune, verdâtre, & préſente un cercle bleuâtre autour des yeux; elles ont peu d'appétit, ou l'ont dépravé, ce qui annonce une altération des ſucs digeſtifs. Cet état prolongé donne ordinairement lieu à des obſtructions des viſceres, dont les ſuites peuvent être funeſtes.

L'idée que les pâles couleurs ſont l'effet & la ſuite néceſſaire du défaut des regles, a fait croire ſouvent, & même à des médecins, que cette affection eſt fondée ſur la pléthore ou la ſurabondance du ſang. D'après cette

idée, on a cru devoir recourir à la ſaignée, pour la diſſiper : mais il faut avouer que ce moyen, que quelque circonſtance peu commune a pu quelquefois rendre néceſſaire, n'eſt pas celui qui convient dans les cas ordinaires. La principale indication curative doit ſe tirer de l'état de foibleſſe qui caractériſe les pâles couleurs : auſſi voit-on les amers & les martiaux réuſſir communément. Dans le traitement de cette affection, on peut aider l'effet de ces remedes par l'exercice, les frictions, l'impreſſion de l'air frais du matin, les alimens reſtaurans & d'une facile digeſtion. Les remedes fortifians qui nous ont le mieux réuſſi, ont été donnés ſous la forme ſuivante :

Myrrhe, un gros ;

Safran, un gros;
Limaille de fer, un gros;
Gomme ammoniac, un gros;
Rhubarbe en poudre, un gros.

Mêlez avec le syrop de stœchas, ou le syrop anti-scorbutique, pour en faire des pilules de cinq grains chacune.

La malade doit prendre le matin, depuis trois jusqu'à cinq de ces pilules, suivant l'effet sensible qu'elles produiront, en buvant par-dessus une tasse de décoction de chicorée, ou d'infusion de fleurs de tilleul.

De la suppression du flux menstruel.

Il arrive souvent, lorsqu'une fois les regles ont été établies, qu'elles le suppriment, ou reviennent d'une

maniere peu réguliere. Ce défaut tient ſans doute à cette incertitude attachée à toute action avec laquelle le principe de la vie n'eſt point encore familiariſé. Il ſuffit, dans ce cas, d'augmenter le ton des organes, & de tâcher de déterminer le ſang vers les parties par leſquelles il doit s'écouler. On peut remplir le premier objet, en faiſant prendre quelques-unes des pilules ordonnées dans les pâles couleurs; & le ſecond, en employant les pédilures chauds.

D'autres cauſes plus ſenſibles peuvent donner lieu à la ſuppreſſion du flux menſtruel; telles ſont une frayeur ſubite, un violent accès de colere, l'immerſion dans l'eau froide, un ſimple refroidiſſement, un amas de ſa-

burre dans les premieres voies. Une triſteſſe habituelle eſt auſſi une cauſe très-puiſſante pour empêcher le retour des regles. Le dérangement de cette fonction entraîne toujours à ſa ſuite des ſymptômes plus ou moins graves, & une altération plus ou moins conſidérable des autres fonctions. Les malades éprouvent ordinairement du mal-aiſe, de la peſanteur, des maux de tête, des palpitations, des ſpaſmes dans les diverſes parties du corps; il ſe forme des congeſtions plus ou moins promptes ſur divers viſceres, qui peuvent devenir le principe des maladies les plus dangereuſes, telles que les obſtructions, les ulceres & la phthiſie; la cachexie & les pâles couleurs en ſont auſſi

quelquefois la ſuite. Cet état déſordonné de la ſenſibilité, qu'on appelle *vapeurs*, eſt encore ſouvent un des effets de la ſuppreſſion du flux menſtruel.

Le traitement que cet accident exige, doit être dirigé d'après la cauſe connue ou probable qui l'a produit. Il faut combattre les paſſions & les ſpaſmes qui les accompagnent, avec les délayans mêlés aux antiſpaſmodiques, tels que l'eau de poulet, le petit-lait, & la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, à la doſe d'un demi-gros. La triſteſſe ſera encore plus efficacement combattue, par l'exercice au grand air, & par les diſtractions que peut offrir la ſociété des perſonnes qu'on aime. Si un re-

froidiſſement a donné lieu à la ſuppreſſion du flux menſtruel, il faut avoit recours aux bains chauds des pieds, faire prendre quelques taſſes d'infuſion de fleurs de tilleul ou de ſureau, & faire des frictions ſeches ſur différentes parties, & ſur-tout ſur les cuiſſes & les jambes, avec un morceau de flanelle. Dans le cas où l'on auroit lieu de ſoupçonner que de mauvais ſucs, croupiſſant dans les premieres voies, y entretiennent une irritation qui dérange les mouvemens capables de déterminer le flux menſtruel, on devroit employer les purgatifs, & le ſuivant pourroit ſuffire.

Follicules de ſéné, un gros & demi;
Rhubarbe en poudre, un ſcrupule;

Sel de glauber, deux gros.
Manne, deux onces.

Il ſuffira de jeter ſix onces d'eau chaude ſur ces drogues, de les laiſſer infuſer pendant la nuit. On coulera le lendemain cette infuſion, & on la fera tiédir, pour la faire prendre à la malade.

Quelquefois la ſuppreſſion du flux menſtruel eſt fondée ſur une certaine foibleſſe introduite par un principe d'acrimonie, dont la conſtitution des humeurs eſt frappée. Dans ce cas, les remedes antiſcorbutiques ſont très-convenables. On peut faire prendre le ſuc de piſſenlit & de creſſon, fait avec parties égales de ces plantes, à la doſe de trois onces, qu'on prendra le matin, ou tout pur ou mêlé avec

de l'eau, ou dans un bouillon. Son effet peut être ſecondé par la terre foliée de tartre, à la doſe d'un demi-gros, ſi on ſoupçonne des embarras & des obſtructions dans quelques viſceres. Les fleurs martiales peuvent auſſi être utiles, à la doſe d'un ſcrupule, ou vingt-quatre grains, priſes dans un verre de décoction de piſſenlit, ou dans un bouillon; un demi-gros de teinture de mars tartariſée, pris de la même maniere, peut être auſſi employé avec avantage. Si, malgré ces ſecours, la ſuppreſſion des regles ne ceſſe point, alors il faut employer des moyens, qui, par une action immédiate ſur les organes voiſins des organes de la génération, déter-

mine une direction du ſang vers la matrice, & c'eſt ce qu'operent les remedes où entre l'aloës. On peut ſe ſervir de la formule ſuivante:

Aloës, un demi-gros;
Fleurs martiales de ſel ammoniac, un gros;
Gomme ammoniac, un gros;
Rhubarbe, un gros;
Syrop antiſcorbutique, ſuffiſante quantité pour lier ces matieres, & en faire des pilulles de cinq grains chacune.

On en fera prendre à la malade de deux juſqu'à quatre, immédiatement avant le léger ſouper qu'elle fera. Ce remede ne doit être adminiſtré que

ſept ou huit jours avant l'époque où les regles avoient lieu auparavant.

Si le ſang, obſtinément dévié, menaçoit d'une irruption dangereuſe quelque autre organe éloigné de la matrice, on pourroit encore, pour le ramener vers celle-ci, appliquer les ſang-ſues aux parties de la génération; & ſi ce moyen ſe trouvoit inſuffiſant pour garantir un organe eſſentiel, tel que le poumon, affecté d'une forte congeſtion de ſang, il ne faudroit pas balancer à faire uſage de la ſaignée du pied.

Du flux menſtruel exceſſif & irrégulier.

Le flux menſtruel peut excéder les bornes naturelles, relativement aux forces de l'individu, ſans être irrégulier, c'eſt-à-dire, que l'écoulement peut être trop abondant à chaque période fixe ; mais il eſt irrégulier, lorſqu'il eſt prématuré, & qu'il commence à un âge où la Nature n'a pas coutume de le produire dans le climat qu'on habite ; lorſque les retours de cet écoulement ont lieu pluſieurs fois par mois ; lorſqu'il ſurvient hors des époques où il doit ſe faire ; enfin lorſque l'écoulement ſe prolonge au-delà du temps où il doit naturellement ceſſer, pour le bien-être de

l'individu, ſoit après le flux menſtruel ordinaire, ſoit après les évacuations ſanguines qui ſuivent l'accouchement & les fauſſes couches.

Les regles immodérées, ainſi que les flux irréguliers, tiennent ordinairement à une irritabilité vicieuſe de la conſtitution générale, ou des organes particuliers de la génération, & le plus ſouvent de tous enſemble. Un mauvais régime peut auſſi occaſionner ces flux contre nature; ils peuvent être provoqués par l'abus des plaiſirs de l'amour; par l'uſage habituel des alimens trop nourriſſans, trop échauffans, & des aſſaiſonnemens aromatiques & âcres; par la danſe, pouſſée à l'excès, & par l'état oppoſé,

c'eſt-à-dire, par une extrême inaction, & une vie trop ſédentaire.

Les regles immodérées doivent être calmées par la diete, les boiſſons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de chiendent, les antiſpaſmodiques, tels que la liqueur anodine minérale d'Hoffmann ; on doit même employer l'opium. La formule ſuivante nous a ſouvent réuſſi.

Liqueur anodine minérale d'Hoffman, un demi-gros ;
Extrait aqueux d'opium, un grain.
Syrop d'épine-vinette, une onçe ;
Eau de tilleul, quatre onces.
Mêlez.

On fait prendre une cuillerée de cette mixture toutes les heures, ou

toutes les deux heures, ſelon que l'état de la malade eſt plus ou moins preſſant.

On doit éviter les mouvemens trop violens, & l'air échauffé des lieux trop fermés, ou trop remplis de monde. L'air frais ne peut qu'être utile.

L'orſque l'hémorragie de la matrice devient alarmante par ſon excès, il faut employer les fomentations d'eau froide ſur le bas-ventre ; on peut même en faire des injections dans le vagin.

Les hémorragies de la matrice, qui ne tiennent point au flux menſtruel, doivent être traitées à peu près de la même maniere. Les hémorragies lentes & continues doivent faire

craindre un ulcere carcinomateux de la matrice.

Si l'hémorragie de cet organe étoit fomentée par un principe d'acrimonie, il faudroit combattre celui-ci par le moyen des amers & des antiſcorbutiques, & faire prendre pendant dix à douze jours les ſucs d'herbes ci-deſſous indiqués :

Feuilles d'ortie, une poignée ;
de pourpier, une poignée ;
de piſſenlit, une poignée,
de laitue, une poignée.

On coupe groſſierement ces plantes, on les pile dans un mortier de marbre, & on les met ſous une preſſe qui en exprime le ſuc, qu'on laiſſe enſuite repoſer, afin que les fécules

ou les débris ſolides de la plante ſe dépoſent au fond du vaſe.

On donne trois onces de ce ſuc le matin, ou tout pur, ou mêlé avec quelque autre liquide.

Dans le cas où le flux contre nature de la matrice ſeroit entretenu par une humeur âcre, de la nature des dartres, qui auroit été détournée de la peau, il faudroit recourir à un exutoire, & faire appliquer ou un cautere, ou un ſain-bois à la cuiſſe ou au bras.

Les bains tiedes conviennent auſſi lorſque les flux de la matrice, ſoit exceſſifs, ſoit irréguliers, dépendent d'une grande irritabilité du ſyſtême général, ou des organes particuliers de la génération.

Des Fleurs blanches.

Les femmes ſont ſujettes à des écoulemens d'une autre nature que ceux dont nous venons de faire mention. Celui qu'on appelle fleurs blanches, conſiſte en un flux d'une matiere muqueuſe blanchâtre, qui quelquefois prend une teinte un peu jaune, & qui, dans certains cas, devient verdâtre. Cette humeur eſt quelquefois ſans odeur & ſans âcreté; mais, dans certain cas, elle a une odeur déſagréable; & elle eſt tellement âcre, qu'elle irrite les parties par leſquelles elle s'écoule.

Cet écoulement long-temps prolongé finit par affoiblir la perſonne qui l'éprouve, & par la jeter dans la cachexie; elle ſouffre des douleurs le long de l'épine du dos, & une cer-

taine peſanteur aux lombes. A une grande foibleſſe du corps ſe joint chez elle un grand abattement de l'ame. Il y a des perſonnes qui ont des palpitations de cœur, & dont la reſpiration devient très-difficile, lorſqu'elles ont fait une courſe un peu rapide. Cette évacuation contre nature dépend ou d'une congeſtion habituelle d'humeurs ſur la matrice ou ſur le vagin, & quelquefois ſur tous les deux, entretenue par des jouiſſances exceſſives, ou du moins par des déſirs ardens & continuels, ou bien par la foibleſſe & le relâchement des organes par leſquels l'évacuation a lieu.

Dans le cas de ſpaſme & d'irritation habituelle qui déterminent la

congeſtion & l'écoulement qui en eſt la ſuite, on doit employer tout ce qui eſt propre à calmer l'exceſſive ſenſibilité des organes ; les bains tiedes, les boiſſons tempérantes, les alimens doux, & pris en petite quantité.

Lorſqu'il ne s'agira que de fortifier, on pourra employer les bains froids & les remedes fortifians. Parmi ces derniers, on peut compter l'ipécacuanha, pris à la doſe d'un grain. La teinture de mars tartariſée, à la doſe de trente gouttes, dans une boiſſon quelconque, & priſe pendant quelques jours, peut être auſſi utile, ainſi que les eaux minérales martiales.

De la Nymphomanie.

Cette maladie eſt le plus ſouvent une maladie morale, qui exige des remedes de la même nature ; c'eſt une erreur de l'imagination, qui, profondément affectée d'images relatives à l'amour, communique ſon effervescence aux organes qui ont rapport à cette paſſion ; effervescence qui, à ſon tour, réagit ſur l'imagination, & en augmente le déſordre. Le délire qui accompagne cet état, dépravant toutes les facultés de l'ame, les idées reçues par l'éducation s'effacent, l'ordre des ſentimens naturels s'altere au point que la perſonne atteinte de cette triſte maladie, ſe livre ſans retenue aux actions & aux diſcours

qui dégradent le plus ſon ſexe.

Ce qu'il peut y avoir de phyſique dans cette maladie, peut ſans contredit ſe corriger par des moyens phyſiques, c'eſt-à-dire, que ſi elle étoit fomentée par une exceſſive vigueur du tempérament, il faudroit en modérer la fougue par la ſaignée, les bains tiedes, un régime peu reſtaurant, & des boiſſons rafraîchiſſantes. Si elle tenoit à une exceſſive irritabilité, les bains froids ſeroient préférables aux bains tiedes. Mais comme il entre toujours beaucoup de moral dans cette affection, on doit beaucoup inſiſter ſur les ſecours moraux, au ſoin d'éloigner les images & les objets qui peuvent l'entretenir ou l'irriter. Il faut joindre les leçons de l'honneur à ceux

de la ſageſſe, qui auront toujours plus de force dans la bouche des perſonnes en qui la malade a le plus de confiance.

De la Maſturbation.

Cette diſpoſition eſt l'habitude de ſuppléer aux jouiſſances réelles de l'amour par des moyens qui n'en donnent que l'image, & qui exigent les mêmes frais. Cette diſpoſition peut n'être pas jointe au délire qui accompagne toujours la maladie précédente; c'eſt une habitude vicieuſe des ſens, ou plutôt de certains organes, qui détermine fortement la volonté à des actes dont la répétition fréquente épuiſe & détériore le corps.

Les perſonnes qui ſont dans ce cas,

ſont remarquables par une certaine pâleur & un cercle livide autour des yeux ; leur corps eſt d'une foibleſſe extrême, & leur ame ſe reſſent de cette foibleſſe. Lorſque cet abus de ſoi-même, qui en eſt la ſource, eſt pouſſé trop loin, il conduit à un genre de conſomption, qu'on appelle *dorſale*, parce qu'on ſent une certaine douleur, ou du moins une eſpece de fourmillement à l'épine du dos.

On ne doit pas compter beaucoup ſur les exhortations pour enchaîner un vice ſecret qui a tant d'empire ſur les ſens & ſur l'ame. Le tableau le plus effrayant & le plus exagéré des ſuites funeſtes qu'il entraîne, eſt d'un effet trop paſſager pour balancer un penchant

chant qui agit toujours. Il faut abſolument ſe réſoudre à employer la reſſource d'Ulyſſe, qui ſe fit attacher au mât de ſon vaiſſeau, pour échapper aux charmes des ſyrênes : au lieu de paroles, il faut des chaînes. Si une vigilance exacte & ſoutenue eſt le meilleur moyen pour arrêter les progrès de la maſturbation, les ſecours de la médecine pour en guérir les effets ne ſont ni moins néceſſaires, ni peut-être moins sûrs; on doit ſans doute les proportionner à l'étendue du mal; mais nous ſommes parvenus à rétablir parfaitement des perſonnes réduites à un très-grand dégré de maraſme, avec les bains froids, la gelée de corne de cerf, une nourriture ſucculente & facile à digérer, & le

lait de vache, mêlé à une décoction d'un gros de quinquina.

Des Vapeurs.

Les vapeurs ne ſont point une maladie abſolument particuliere aux femmes, & nous ne la rangeons ici parmi les maladies de leur ſexe, que parce qu'elle lui eſt plus familiere. Cette diſpoſition, qui rend les femmes plus ſuſceptibles que les hommes de cette maladie, tient-elle à la délicateſſe de leur organiſation ? ou bien l'état ſocial qui modifie puiſſamment notre ſenſibilité, ſuivant les divers rapports dans leſquels nous nous trouvons, a-t-il une influence plus marquée ſur les femmes que ſur les hommes ? C'eſt ce que nous n'entre-

prendrons point de discuter ; mais il sera facile de s'apercevoir que l'une & l'autre cause concourent à produire cet effet, si on considere que la sensibilité tient beaucoup à la foiblesse des organes ; que ceux des femmes, délicats & flexibles comme ceux des enfans, les fait participer plus ou moins à l'irritabilité qui caractérise la constitution de ces derniers, & que toutes les causes qui, dans l'état social, tendent à affoiblir celle des hommes, telles que l'inaction, & les passions qu'elle fomente, doivent agir encore bien plus fortement sur les femmes.

La nature a constitué les êtres sensibles de maniere qu'il y eût un rapport déterminé entre les impressions des objets qui les frappent, & les

ſenſations qu'elles doivent produire. Ce rapport eſt altéré, lorſque l'impreſſion reſtant la même, la ſenſation qui en réſulte devient plus forte ou plus foible. Il eſt des cas où ce dernier effet a lieu; tels ſont la paralyſie, l'éléphantiaſis: mais on peut dire que la plupart des dérangemens de l'économie animale donnent un plus grand degré d'intenſité à la faculté de ſentir, ſoit que ces dérangemens operent cet effet, en affoibliſſant notre machine, ſoit que le principe de la vie, menacé, augmente la ſurveillance, & ſoit plus diſpoſé à s'exagérer les impreſſions qu'ils lui tranſmettent. Auſſi, comme notre ame n'eſt que ce que nos ſenſations la font, elle prend un caractere conforme à l'état de notre

machine ; ſes craintes ſe multiplient & s'agrandiſſent à meſure que la ſenſibilité de nos organes s'exalte, & que leurs ébranlemens deviennent plus forts.

Cet état dépravé de la ſenſibilité, qui rend preſque toutes les impreſſions douloureuſes, fait que les perſonnes qui ont cette diſpoſition, ſont en butte à une ſérie continuelle de maux, dont la cauſe eſt ſouvent très-légere, ou du moins à une alternative très-bruſque de ſituations oppoſées. Un moment de gaîté fait chez elles place au plus grand abattement ; une digeſtion bien commencée finit par être difficile, lente, & ſuivie de flatuoſités incommodes, & quelquefois de battemens importuns au creux de

l'eſtomac. Cependant elles ne peuvent pas ſupporter une longue abſtinence ; & ſi elles ſont long-temps ſans manger, elles éprouvent des tiraillemens à la région épigaſtrique, qui dégénerent ſouvent en une ſorte d'anéantiſſement qui les alarme, & leur fait craindre la mort. Les ſpaſmes des diverſes parties du corps tiennent leur eſprit inquiet dans des appréhenſions continuelles, par la fauſſe apparence d'un grand nombre de maladies ; des reſſerremens ſpaſmodiques de la poitrine leur font craindre la pulmonie ; elles ſe croient menacées d'une apoplexie, par les éblouiſſemens & les vertiges fréquens qu'elles éprouvent ; des maux de reins leur font d'abord naitre l'idée de la pierre. La moindre

ſenſation imprévue leur donne de fortes émotions, des tremblemens des membres, & même des palpitations de cœur. Timides, triſtes, elles craignent tout avec des organes que tout ébranle.

Perſonne n'eſt plus ſenſible que les vaporeux aux variations de l'atmoſphere ; & il y a même beaucoup d'apparence que ces variations ſont le plus ſouvent la cauſe ſecrete des viciſſitudes rapides que leur machine éprouve. L'intempérie qu'ils ſupportent avec le plus de peine, eſt le froid humide, qui augmente chez eux le ſpaſme habituel de la peau. Cet organe eſt dans un état ſi permanent de contraction, qu'ils reſſentent quelquefois un grand froid aux extrémités, au milieu des

chaleurs de l'été ; & leur peau eſt ſi conſtamment fermée à la ſueur, qui la relâcheroit & ſoulageroit les malades, que des médecins ont cru pouvoir regarder la ſuppreſſion de la tranſpiration comme la cauſe des vapeurs, quoique cette ſuppreſſion n'en ſoit que l'effet.

Tous ceux qui bornent les vapeurs à l'affection hyſtérique dans les femmes, & à l'affection hypocondriaque dans les hommes, ne conſidérent que deux cas de cette maladie, qui en comprend un grand nombre d'autres ; car tout ce qui eſt capable d'introduire une exceſſive mobilité dans l'économie animale, ſoit en affoibliſſant en général nos organes, ſoit en imprimant directement une diſpo-

ſition vicieuſe au ſyſtême nerveux, peut devenir une cauſe des vapeurs. Cette maladie peut exiſter indépendamment de l'engorgement des viſceres du bas-ventre & des embarras des vaiſſeaux de la veine-porte, qui ſont le fondement de l'affection hypocondriaque, ainſi qu'indépendamment de cette diſpoſition morbifique de la matrice, qui produit l'affection hyſtérique. Nous avons vu un homme éprouver les ſymptômes les plus violens qui puiſſent accompagner les vapeurs, ceſſer tout à coup à l'apparition d'une dartre. Il eſt évident que, dans ce cas, les accidens vaporeux dépendoient des impreſſions de cette humeur âcre, & n'avoient aucun rapport avec l'affection hypo-

condriaque, qui eſt une affection plus conſtante, parce qu'elle eſt plus ou moins ſubordonnée au tempérament, & plus ou moins inhérente au fond de la conſtitution.

Des accès violens d'une paſſion ont ſouvent jeté des femmes & des hommes dans les plus fortes affections vaporeuſes, ſans que le foie & la rate dans les uns, & la matrice dans les autres, y euſſent aucune part.

La ſuppreſſion d'un écoulement habituel eſt auſſi capable d'introduire une diſpoſition vicieuſe du ſyſtême nerveux, & de donner lieu à cet excès de ſenſibilité & de mobilité, qui ſont le caractere eſſentiel des vapeurs.

Un genre de vie affoibliſſant, les

veilles, les travaux exceſſifs de l'eſprit, l'abus des boiſſons chaudes, telles que le thé & le café au lait, peuvent, à la longue, produire les vapeurs.

Les occupations des gens de lettres, ſoit en fatiguant trop le principe même des nerfs, ſoit par l'inaction du corps qu'elles exigent, doivent les expoſer néceſſairement aux atteintes de cette triſte maladie.

Enfin elle peut être l'effet de la molleſſe & de l'inaction ſeule. Voilà pourquoi elle affecte plus communément les femmes que les hommes, & les femmes riches que les femmes que la médiocrité de leur fortune oblige de travailler, & pourquoi l'état ſocial a tant d'influence ſur cette

maladie. Il eſt de fait que le mouvement & l'action ſont abſolument néceſſaires au développement de nos organes. Un animal qu'on condamneroit au repos dans ſon jeune âge, n'acquerroit ni la taille, ni la force que la Nature lui deſtine, après que le corps eſt entierement développé; ſes forces ne s'augmentent ou ne s'entretiennent que par le travail; elles ſe détériorent & ſe perdent dans le repos: on y acquiert une ſenſibilité & une mobilité qui ne ſont plus dans un rapport juſte & naturel avec l'impreſſion des objets qui agiſſent ſur nous. Cette diſpoſition peut ſe remarquer même dans les animaux que l'homme a aſſociés à ſes vices. Les chiens, les chats, délicatement tenus & nourris, ont

ont une irritabilité d'organes qu'on n'aperçoit point dans les animaux qui ſont continuellement exercés, ou forcés de chercher péniblement une nourriture groſſière.

Ainſi, ceux qui, ſous le nom de *vapeurs*, n'ont compris que l'affection hypocondriaque & l'affection hyſtérique, ont trop borné le nombre des cauſes qui peuvent produire cette maladie. Une autre erreur encore dans laquelle ils ſont tombés, c'eſt de confondre ces deux dernieres maladies. L'affection hyſtérique & l'affection hypocondriaque, quoi qu'ils en diſent, ne ſont point la même maladie. Il y a des femmes qui ſont hypocondriaques, ſans être hyſtériques, & des

femmes vaporeuſes, qui ne ſont ni hypocondriaques, ni hyſtériques.

Dans le traitement des vapeurs, la principale indication doit ſe tirer de l'exceſſive irritabilité des organes. Si on en connoît la cauſe, on doit l'éloigner & la corriger, s'il eſt poſſible. Ainſi le traitement à cet égard doit varier comme elle. Si les vapeurs dépendent d'un mauvais régime, il faut le changer. Aux boiſſons chaudes qui affoibliſſent, il faut ſubſtituer les boiſſons froides qui fortifient; à l'inaction du corps il faut faire ſuccéder le travail. Si les vapeurs dépendoient de la répercuſſion d'une humeur âcre, il ſeroit indiſpenſable de recourir à un exutoire. Si la ſuſpenſion d'un écoulement ſanguin, tel que le flux

menſtruel, avoit donné lieu à la maladie, il faudroit employer les moyens propres à le rappeler. Les évacuations exceſſives qui ont affoibli le ſyſtême nerveux, demandent les reſtaurans. Enfin il eſt eſſentiel d'avoir égard à la cauſe connue dont la maladie tire ſon origine: mais qu'on la connoiſſe ou qu'on ne la connoiſſe point, il n'en faut pas moins combattre directement la diſpoſition vicieuſe du ſyſtême nerveux, c'eſt-à-dire, l'excès de la ſenſibilité & de la mobilité.

Les moyens qui paroiſſent les plus propres à détruire cet état, ſont les toniques, & ceux qui peuvent donner un certaine conſiſtance & un certaine ton aux organes. Ils ont ſou-

vent réuſſi; mais comme, par leur nature, ils ne ſont point, pour la plupart, exempts d'une certaine âcreté, il eſt des cas où l'irritabilité eſt ſi grande, que leur impreſſion produit un effet contraire à celui qu'on déſire, & qu'elle augmente le déſordre qu'on cherche à calmer : alors il paroît convenable de commencer par émouſſer cet excès d'irritabilité par les boiſſons délayantes, telles que le petit-lait, l'eau de veau, pris en grande quantité, & par les bains tiedes, pour en venir aux remedes fortifians, apres que les ſymptômes vaporeux ont été modérés. Cependant un tonique dont on a moins à craindre l'effet que celui de tous les autres, même dans le cas de la plus extrême irritabilité,

ce ſont les bains froids ; ils fortifient ſans irriter ; &, ce qui eſt très-avantageux, ils fortifient d'une maniere générale & uniforme.

Il n'y a qu'un autre moyen qui ſoit plus efficace que les bains froids, pour la guériſon des affections vaporeuſes ; c'eſt le travail du corps. Il eſt conforme aux vues de la nature, qui ne donne la ſanté qu'à cette condition ; & l'expérienee en démontre tellement le pouvoir, que nous ne croyons point qu'aucun état de vapeurs puiſſe long-temps tenir contre un travail du corps bien dirigé. Il ne s'agit pas ici d'un travail excluſif de quelque partie du corps, mais d'un travail qui les exerceroit toutes également, tel que celui qu'on peut

faire dans un jardin, en le cultivant, & qui exige une grande variété d'actions & de mouvemens. La promenade, qu'on recommande tant, n'eſt pas un exercice auſſi avantageux qu'on le penſe; il excede les jambes, & laiſſe au reſte du corps toute ſa foibleſſe.

Les bains froids & le travail ſont donc les ſeuls moyens véritablement efficaces pour diſſiper les vapeurs. Tous les autres moyens qu'on met communément en uſage ne ſont que des palliatifs; quant à ceux qu'on emploie pour calmer les accidens paſſagers, tels que les ſyncopes & les convulſioes, ils demandent les remedes qui excitent ou qui calment. Dans le premier cas, on emploieroit les

odeurs d'aſſa-fœtida, des plumes, & de la corne brûlée : on feroit reſpirer la vapeur de l'eſprit volatil de ſel-ammoniac ; on en feroit même prendre depuis ſix gouttes juſqu'à quinze, dans un peu d'eau froide. Dans le ſecond cas, on chercheroit à calmer les mouvemens convulſifs avec l'eau de fleurs d'orange, l'eau de cannelle, de menthe, la teinture de caſtoreum, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, le laudanum liquide de Sydenham, joints aux ſyrops d'armoiſe, de ſtœchas, de karabé, de diacode. On pourroit employer, par exemple, la mixture ſuivante :

Teinture de caſtoreum, un ſcrupule ;
Laudanum liquide, huit gouttes ;

Eau de fleurs d'orange, une once ;
Eau de cannelle, un demi-gros ;
Syrop d'armoiſe, une once ;
Eau de fleurs de tilleul, quatre onces.

Mêlez pour une potion.

On fera prendre une cuillerée de ce mélange toutes les demi-heures, ou toutes les heures, ſelon que la ſituation de la malade ſera plus ou moins preſſante : mais il faut ſe ſouvenir que de pareils moyens ne ſont que des ſecours momentanés, ſur leſquels on ne doit pas compter pour guérir le fond de la maladie.

De l'affection hyſterique.

Une preuve que cette affection ne doit point être confondue ni avec l'af-

fection hypocondriaque, ni avec cette mobilité générale du ſyſtême nerveux, qu'on appelle *vapeurs*, c'eſt que la premiere n'a lieu que lorſque le ſyſtême des organes de la génération eſt développé, & qu'elle commence & finit avec les fonctions de ces organes; que les femmes ſtériles y ſont plus ſujettes que les femmes qui font des enfans, & les femmes qui ne ſont point mariées, beaucoup plus que celles qui le ſont. Une pléthore & une conſtitution robuſte y diſpoſent ſingulierement, tandis que la foibleſſe au contraire ſemble être le principe des autres affections nerveuſes. L'hyſtérie eſt communément jointe à un certain penchant pour les plaiſirs de l'amour, dont ſont quelquefois

exemptes les perſonnes atteintes de toute autre affection nerveuſe. Enfin les affections ſimplement nerveuſes, ſans hyſtérie, ne ſont pas communément marquées, comme celle-ci, par des paroxiſmes ou accès, dans leſquels le malade perd connoiſſance, & eſt agité de mouvemens convulſifs violens.

Dans les accès d'hyſtérie, la malade commence par éprouver le ſentiment d'une boule qui roule dans le bas-ventre, monte vers la poitrine, & ſe fixe au goſier. Ce corps paroît la menacer de la ſuffocation: alors la malade ſemble ſe débattre, & eſt livrée à des agitations convulſives, dans leſquelles elle ſe frappe fortement la poitrine avec le poing fermé. Le ſen-

timent de cette boule, qui fait croire au vulgaire que la matrice monte vers la poitrine & le goſier, eſt l'effet d'un ſpaſme qui s'étend ſucceſſivement des parties inférieures vers la tête, comme dans certain cas des épileptiques ont cru ſentir une eſpece de vapeur prendre ſon origine dans une partie inférieure, &, par un progrès ſucceſſif, monter juſqu'à la tête.

La grande ſympathie connue qui exiſte entre les organes de la génération & la gorge, pourroit bien entrer pour quelque choſe dans ce ſentiment de ſuffocation qu'éprouvent les malades pendant le paroxiſme hyſtérique, & ce ſymptôme pourroit par conſéquent fournir quelque indication,

lorſqu'on auroit à démêler la nature des différens accidens nerveux.

Quoi qu'il en ſoit, l'hyſtérie doit être conſidérée comme une maladie qui a quelque rapport avec l'état des organes de la génération, & toute maladie nerveuſe dans les femmes ne doit pas être réputée hyſtérique. A la vérité il n'eſt pas aiſé de dire en quoi conſiſte cet état des organes de la génération, qui détermine l'hyſtérie; mais c'eſt toujours quelque choſe de pouvoir diſtinguer cette affection des autres maladies nerveuſes, dont la foibleſſe eſt le fondement.

La foibleſſe n'eſt point ce qu'on doit le plus conſidérer dans le traitement de l'affection hyſtérique, puiſque les perſonnes qui y ſont ſujettes

ſont, pour l'ordinaire, ſanguines & d'une conſtitution aſſez forte; cependant la ſaignée réuſſit rarement, parce que la pléthore n'eſt pas préciſément la cauſe de la maladie, & que, quand même il s'opéreroit une grande pléthore particuliere dans la matrice pendant le paroxiſme hyſtérique, on n'attaqueroit pas plus le fond de la maladie par la ſaignée, qu'on n'attaqueroit la cauſe primitive de l'aſthme par cette évacuation, quoique, dans les paroxiſmes de cette derniere maladie, il s'opere une forte réplétion de ſang dans les poumons. Il y a lieu de croire que les accès hyſtériques dépendent d'une habitude vicieuſe des nerfs du ſyſtême organique de la génération, comme les ac-

cès asthmatiques dépendent d'une pareille disposition des nerfs de la poitrine. Dans les paroxismes hystériques, les mouvemens irréguliers des nerfs de la matrice entraînent successivement dans leur désordre ceux des autres parties du corps, mais sur-tout ceux des parties avec lesquelles le système organique de la génération sympathise le plus, telles que les entrailles & la gorge.

Dans les paroxismes hystériques, on pourra employer les moyens que nous avons recommandés dans l'article précédent pour les accidens nerveux. Mais comment corriger la disposition vicieuse des nerfs, & sur-tout des nerfs organiques de la génération? Les antispasmodiques peuvent être de

quelque effet. Ainſi on pourroit faire prendre de temps en temps quelques cuillerées de la potion preſcrite dans l'article précédent. On pourroit y joindre le bouillon ſuivant, qu'on feroit prendre le matin pendant quinze jours ou trois ſemaines.

Racine de valériane ſauvage, un gros;
de gentiane, un gros;
de pivoine, un gros;
Feuilles de méliſſe, une poignée;
Un poulet ou une demi-livre de veau pour un bouillon.

Pendant le même temps, on donneroit le ſoir à la malade, immédiatement avant le ſouper, quatre des pilules ci-deſſous.

Racine de valériane en poudre, un gros;
du ſuccin préparé, un gros;
Safran, un gros.
Caſtoreum, un gros;
Sel volatil de corne de cerf, un gros;
Syrop d'armoiſe, ſuffiſante quantité, pour des pilules de cinq grains chacune.

Quoique ces moyens ſoient propres à donner un certain ton aux nerfs, & par conſéquent à modérer l'irrégularité des mouvemens organiques, ils n'ont pas toujours un ſuccès aſſuré. Il ſemble que, dans une maladie qui a ſa ſource dans l'action déſordonnée d'une partie déterminée du corps, il faudroit ſe propoſer d'affoiblir cette action, en en excitant une dans toutes

les autres parties. Cette diverſion détourneroit de l'organe affecté l'influence nerveuſe qui en détermine les mouvemens irréguliers. Il ſemble qu'il n'y ait pas de moyen plus propre à produire cet effet, qu'un travail ſoutenu & varié du corps ; il porteroit les humeurs dans toutes les parties, il y entretiendroit un degré d'action qui modifieroit néceſſairement celle de l'organe malade.

Un autre moyen qui, ſans avoir la même efficacité, pourroit être utile pour opérer une diverſion avantageuſe, ce ſeroit un exutoire placé dans un organe éloigné, tel que le bras, où il deviendroit un centre d'irritation, capable de diminuer la trop forte détermination des nerfs qu'opere le ſyſtême

organique de la génération ; & ce moyen auroit encore l'avantage de diminuer la pléthore, qui a ſouvent lieu dans les perſonnes hyſtériques.

Des maladies des femmes enceintes.

S'il y a des maladies attachées au développement du ſyſtême organique de la génération, à ſes fonctions, & au genre de vie qui lui eſt propre, il n'eſt pas ſurprenant que la groſſeſſe, qui eſt la plus importante & la plus compliquée de ſes fonctions, à laquelle toutes les autres aboutiſſent, ſoit auſſi la ſource de pluſieurs maladies particulieres aux femmes. Cette fonction ſembleroit devoir ne donner lieu qu'à quelques incommodités paſſageres, & cela ſe paſſe ainſi dans

quelques individus bien conſtitués ; mais, ſoit par accident, ſoit par imprudence, ſoit par une ſuite de cette altération que les abus de la ſociété operent à la longue dans la conſtitution primitive de l'eſpece humaine, il n'eſt que trop commun de voir des femmes, en donnant la vie à un nouvel être, la perdre elles-mêmes, ou du moins être expoſées aux maux les plus gráves.

Des ſignes de la groſſeſſe.

Parmi ces ſignes, il n'y en a peut-être aucun qu'on puiſſe regarder comme certain ; mais leur enſemble rend très-probable l'exiſtence de la groſſeſſe. Le flux menſtruel ſe ſupprime, & cette ſuppreſſion n'eſt point

accompagnée des maux qu'occaſionne ordinairement la ſuppreſſion qui dépend d'une autre cauſe. Il s'opere une révolution ſinguliere dans les goûts & dans l'eſprit d'une femme qui a conçu ; elle n'appete plus les mêmes alimens qu'elle déſiroit auparavant ; l'odeur même de certains de ces alimens lui devient inſupportable ; elle en appete quelquefois de bizarres ; elle a ſouvent des envies de vomir, & rejette quelquefois les alimens qu'elle vient de prendre. Deux ou trois mois après la conception, l'enfant ayant pris un certain accroiſſement, & la matrice un certain degré de développement, la femme enceinte reſſent des douleurs aux aînes & aux lombes ; ſon corps acquiert de la peſanteur, les

extrémités inférieures s'engorgent plus ou moins ; & lorſque le volume du ventre eſt devenu conſidérable, la reſpiration devient difficile ; il s'opere auſſi un changement remarquable dans les mamelles ; elles ſe gonflent, & la couleur de l'aréole du mamelon devient plus foncée.

Cette révolution qu'opere la groſſeſſe dans la conſtitution de la femme, n'entraîne ordinairement que des dérangemens paſſagers, ou aſſez ſupportables, & alors ce n'eſt pas la peine d'employer d'autres ſecours qu'un bon régime, & de la patience. Le vomiſſement n'eſt pas nuiſible ; & ſi on veut employer quelque moyen pour le modérer, lorſqu'il eſt trop fort, on peut donner à la malade

vingt-quatre gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, avec une cuillerée d'eau de fleurs d'orange dans un demi-verre d'eau.

Des accidens causés par la pléthore.

La conception, en ſuſpendant le flux menſtruel, donne néceſſairement lieu à une accumulation de ſang qui détermine des congeſtions plus ou moins dangereuſes. Il n'y a pas beaucoup à craindre lorſqu'elles ſe bornent à produire un ſaignement de nez; mais elles pourroient, en ſe dirigeant vers la matrice, occaſionner une fauſſe couche; ou ſi la poitrine étoit foible, en ſe portant vers cet organe, produire la phthiſie. Ainſi,

lorſqu'il commence à ſe manifeſter des ſignes de pléthore, on ne doit pas balancer à faire ſaigner la malade, quand même elle ne ſeroit pas encore parvenue au milieu de ſa groſſeſſe.

Il eſt des femmes chez qui les regles continuent de couler pendant les premiers mois de la groſſeſſe; on n'en doit pas craindre les ſuites, & ce flux ne doit pas être conſidéré comme une perte.

Des pertes de ſang dans les femmes enceintes.

On ne peut point prendre le change relativement à un flux ſanguin, dans une femme groſſe, s'il arrive dans un temps qui n'eſt point l'époque ordi-

naire des regles, s'il arrive à la ſuite d'une chûte, d'un accès d'une forte paſſion.

Dans ce cas, il faut recourir à la ſaignée, faire tenir la malade dans ſon lit & dans le plus grand repos, lui appliquer des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, & lui donner des boiſſons tempérantes, telles que le petit-lait, l'eau de poulet, & la potion ſuivante :

Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un ſcrupule ;
Poudre tempérante de Stahl, un demi-gros ;
Syrop de limon, une once.
Eau de laitue, quatre onces.
Mêlez pour une potion.

On adminiſtrera une cuillerée de cette potion à chaque demi-heure.

S'il y avoit des ſpaſmes dans les premieres voies capables de déterminer la perte de ſang, il faudroit joindre à la potion une demi-once de ſyrop de diacode, & employer les lavemens émolliens; & ſi l'on ſoupçonnoit la préſence d'une ſaburre bilieuſe, il faudroit purger la malade avec une once & demie de manne & une once & demie de tamarin. Les acides conviendroient, ſi l'écoulement dépendoit d'une diſpoſition ſcorbutique du ſang. On fera prendre, dans ce cas, de la limonade, ou du petit-lait acidulé avec l'acide vitriolique.

De l'Avortement.

Une hémorragie abondante & ſoutenue de la matrice ne peut manquer de détacher de cet organe le placenta, par lequel le fœtus y adhere, & de produire l'avortement. Si la nature n'opere point elle-même l'expulſion du fœtus détaché de la matrice, il faut que la main de l'Accoucheur ou de la Sage-Femme en faſſe l'extraction.

L'avortement peut avoir lieu, ſans être l'effet d'une forte perte de ſang, & même ſans être précédé d'une hémorragie; il peut être le réſultat d'une diſpoſition particuliere de la matrice, & ſur-tout d'une très-grande irritabilité. Lorſque cette

diſpoſition a lieu, il faut la combattre avec les remedes anti-ſpaſmodiques, tels que l'eau de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, le laudanum liquide de Sydenham, le ſyrop de diacode, les boiſſons tempérantes, comme le petit-lait. Si la perſonne enceinte a fait une chûte, ou a reçu un coup, il convient de faire uſage de la ſaignée du bras, proportionnée aux forces de la malade.

On ne doit rien oublier de tout ce qui peut prévenir l'avortement, tant qu'il y a lieu de croire que le placenta n'eſt pas détaché de la matrice : mais ſi l'hémorragie réſiſte à tous les efforts qu'on fait pour l'arrêter, & que la foibleſſe de la malade faſſe craindre pour ſa

vie, alors, bien loin de l'affoiblir davantage par des remedes, il faut ſe hâter d'avoir recours à l'accouchement artificiel; comme le ſeul moyen de faire ceſſer une hémorragie qui va devenir funeſte.

On a lieu de préſumer que l'enfant eſt détaché de la matrice, ſi la malade ſent une certaine peſanteur aux aînes, & ſi ſon ſein s'affaiſſe; ces ſignes indiquent la néceſſité de l'accouchement artificiel, quand même il n'y auroit point d'hémorragie qui en fît une loi. Cependant lorſqu'il n'y a point d'hémorrhagie, on peut attendre quelque temps, ſans inconvénient, que la nature opere elle-même l'expulſion du fœtus, parce que ce qu'elle fait ſe fait toujours avec moins de douleur

& de danger; mais il faudroit ſuppléer à ſon inertie, ſi elle tardoit trop à ſe débarraſſer d'un fardeau qui lui eſt devenu étranger

Outre les hémorragies & les autres accidens de la pléthore, la groſſeſſe entraîne des incommodités inévitables, qui ne doivent finir qu'avec elle, & qu'on doit s'attacher ſeulement à rendre les plus ſupportables qu'il eſt poſſible.

Conſtipation.

La preſſion que la matrice, en ſe diſtendant à meſure que l'enfant groſſit, exerce ſur les inteſtins, & ſurtout ſur le dernier, empêche les matieres excrémentitielles d'avancer dans ce canal, & d'en ſortir; de ſorte que

cette circonſtance donne lieu à leur accumulation. Elles peuvent nuire par leur maſſe, & plus encore par les qualités malfaiſantes qu'elles peuvent acquérir par un trop long ſéjour. En occaſionnnant des douleurs, des coliques, & des ſpaſmes, elles ſont capables même de déterminer l'avortement; elles peuvent rendre auſſi les ſuites de l'accouchement naturel très-dangereuſes.

Rien n'eſt donc plus important pour les femmes enceintes que d'avoir le ventre libre; c'eſt pourquoi il convient qu'elles prennent ſouvent des lavemens, & quelquefois un purgatif léger, tel que deux onces de manne, & une once de ſyrop de pomme compoſé.

De la difficulté d'uriner.

Cette incommodité eſt encore une ſuite de la preſſion exercée par la matrice ſur les viſceres du bas-ventre. L'orifice de la matrice, qui, pendant la groſſeſſe, s'avance vers le pubis, en empêche la ſortie de l'uretre, empêche la ſortie de l'urine. Il eſt néceſſaire, dans ce cas, de déplacer l'orifice de la matrice, & de lui donner une direction oppoſée.

De l'enflure des pieds & des jambes.

La matrice, en comprimant les veines iliaques, ou les principaux troncs des veines qui ſe diſtribuent

aux extrémités inférieures, empêche les humeurs portées à ces extrémités de remonter vers la partie ſupérieure du corps. Ces humeurs ſont forcées de s'épancher dans le tiſſu cellulaire des pieds & des jambes, & forment des œdêmes dans ces parties. L'infiltration peut encore s'étendre plus loin; mais ſi elle n'eſt fondée que ſur la cauſe mécanique qui comprime les vaiſſeaux, cet accident ne doit inſpirer aucune crainte; car il doit être diſſipé par l'accouchement.

Des affections des femmes en travail.

Les femmes qui ſont au terme de leur groſſeſſe, commencent par éprouver des douleurs qui ſont auſſi

inévitables que néceſſaires, puiſqu'elles ſont le réſultat des efforts que fait la matrice pour ſe débarraſſer & produire l'accouchement; mais elles reſſentent quelquefois, à cette époque des douleurs qui les fatiguent & les tourmentent, ſans concourir à l'accouchement, qui peut même être contrarié & retardé par elles. Il y a donc des douleurs vraies & des douleurs fauſſes, & il eſt important de les diſtinguer.

Des fauſſes douleurs.

Les fauſſes douleurs ſe font reſſentir aux lombes & dans les différentes parties des inteſtins; elles ſont l'effet de la pléthore, des ſpaſmes occaſionnés par la foibleſſe, & par une extrême ſenſibilité; quelquefois elle ſont la ſuite

d'une ſaburrebilieuſe, qui irrite le canal inteſtinal. Les véritables douleurs ſont plus vives, plus permanentes que les fauſſes, & leur ſiége eſt dans la région hypogaſtrique, c'eſt-à-dire, vers les aînes.

On doit calmer les fauſſes douleurs, pour délivrer la malade d'un tourment inutile, & pour ſeconder l'accouchement, auquel elles s'oppoſent, en faiſant diverſion aux efforts que la matrice doit faire. Si la femme enceinte eſt pléthorique, la ſaignée peut appaiſer ſes douleurs, rendre l'accouchement plus facile, & ſes ſuites moins dangereuſes. Pour les perſonnes d'une conſtitution irritable, & dont les fauſſes douleurs peuvent être attribuées aux ſpaſmes, on fera uſage de l'eau de fleurs d'orange, de la li-

queur minérale anodine d'Hoffmann, des gouttes anodines de Sydenham, priſes ſous la forme indiquée contre les accidens nerveux. Dans le cas d'une ſaburre bilieuſe des premieres voies, il eſt néceſſaire de purger légerement la malade, & on peut, par exemple, donner deux onces de manne, & deux gros de ſel de Glauber : des entrailles rendues libres peuvent beaucoup contribuer au ſuccès de l'accouchement, & épargner beaucoup d'accidens qui en rendent quelquefois les ſuites très-funeſtes.

De l'accouchement.

Les vraies douleurs ne doivent point ſe calmer, puiſque l'accouchement eſt leur ouvrage ; mais on peut pren-

dre des précautions pour que les efforts que doit faire la nature ne ſoient pas inutiles, & ne trouvent point d'obſtacles : c'eſt pourquoi il convient, par des lavemens, de débarraſſer les gros inteſtins des matieres qui peuvent s'y être accumulées, & qui gêneroient le paſſage de l'enfant. Une ſaignée eſt auſſi quelquefois néceſſaire dans les perſonnes pléthoriques, & qui n'ont point été ſaignées pendant leur groſſeſſe. On donnera de temps en temps du bouillon à la malade. Si ſa foibleſſe rendoit l'accouchement trop long, on lui donneroit une cuillerée d'eau de fleurs d'orange, avec ſix gouttes anodines de Sydenham.

Des affections des femmes en couche, des douleurs après l'accouchement.

Les douleurs ceſſent après l'accouchement ; & s'il en ſurvient enſuite quelques-unes, elles ſont modérées, à moins qu'un principe d'irritation contre nature ne leur donne une intenſité extraordinaire. Pour les modérer, on doit employer les gouttes anodines & les fomentations émollientes ſur le ventre.

Soins néceſſaires aux femmes en couche.

Immédiatement après l'accouchement, on épongera, avec une décoc-

tion de guimauve, les parties qui ont ſouffert & qui ont été irritées, & on donnera un bouillon à la malade, & même, ſi elle ſe ſentoit trop foible, deux ou trois cuillerées de vin. On lui fera garder le lit. Pendant la fievre de lait, ſa nourriture doit être légere; ſa boiſſon ordinaire doit être de l'eau ſucrée ou de l'eau de riz; ſes alimens ſeront du gruau, du riz, les bouillons de veau ou de poulet. On pourra faire ces bouillons plus nourriſſans, lorſque la fievre de lait ſera paſſée.

Si la femme en couche ſe propoſe de nourrir ſon enfant, & de ſe conformer à une des premieres lois de la nature, quoique celle-ci faſſe pour l'ordinaire ce qui peut la mettre en état

de la remplir, on peut cependant favoriſer l'abord & la ſecrétion du lait dans les mamelles, en frottant légerement ces parties avec des langes chauds : on doit alors s'abſtenir de faire uſage de tous les moyens qui pourroient donner une autre direction au lait, tels que les lavemens & les purgatifs.

Si la nouvelle accouchée n'eſt point dans l'intention de nourrir, à des alimens peu ſucculens on doit joindre des boiſſons qui portent à la peau, telles que l'infuſion de fleurs de ſureau, & des lavemens laxatifs, faits avec la mauve, la mercuriale, & deux onces de pulpe de caſſe. Ces moyens ſont propres à détourner le lait loin du ſein. On applique auſſi, dans cette

vue, des linges chauds ſur cette partie, qu'on couvre même quelquefois avec une toile imbibée d'un mélange d'huile d'olive & de cire fondues enſemble. Pour faire deſcendre plus efficacement le lait, on peut faire uſage de la potion ſuivante, dont la malade prendra une cuillerée toutes les deux heures.

Poudre tempérante de Stahl, un gros & demi;
Rhubarbe en poudre, un gros;
Syrop des cinq racines apéritives, une once;
Eau de chardon béni, cinq onces.
Mêlez, pour une potion.

Des Lochies.

Cette potion peut favoriſer en même temps le flux des lochies, qui eſt encore plus néceſſaire aux femmes qui ne nourriſſent point, qu'à celles qui nourriſſent. La fievre de lait le ſuſpend quelquefois; mais ſi, lorſqu'elle a ceſſé, il ne revenoit point, on tâcheroit de le rappeler. L'inflammation de la matrice peut donner lieu à cette ſuppreſſion des lochies. Lorſque cette cauſe eſt bien connue, la ſaignée eſt indiſpenſable, elle eſt indiquée par l'état du pouls, qui eſt plus dur & plus tendu qu'il ne doit être, par les douleurs que la malade éprouve, par la chaleur des parties affectées. Outre la ſaignée générale,

il faut auſſi avoir recours aux ſang-ſues, qu'on appliquera aux parties génitales. La vapeur de l'eau chaude, dirigée ſur ces parties, les bains tiedes, les lavemens émolliens, les fomentations adouciſſantes ſur le bas-ventre, les boiſſons rafraîchiſſantes, telles que l'eau de chiendent, où l'on aura fait diſſoudre un demi-gros de nitre ſur une pinte, ſont les autres moyens qu'on doit mettre en uſage pour calmer l'inflammation & diminuer l'érétiſme.

Si la ſuppreſſion des lochies étoit occaſionnée par de ſimples ſpaſmes, il ſuffiroit de donner des calmans, tels que la liqueur minérale anodine d'Hoffmann & le laudanum liquide de Sydenham : mais ſi l'on ſoupçonne

la préſence d'une ſaburre bilieuſe dans les premieres voies, qui, par ſon âcreté & l'irritation qu'elle produit, occaſionne les ſpaſmes qui arrêtent les lochies, il faut faire uſage de la mixture purgative ſuivante:

Poudre tempérante de Stahl, deux gros;
Poudre cornachine, un demi-gros;
Syrop anti-ſcorbutique, une once;
Eau de bourrache, ſix onces.
Mêlez, pour une potion.

On fera prendre une cuillerée de cette potion toutes les deux heures.

Si le flux modéré des lochies eſt néceſſaire, ce flux, devenu trop abondant, peut conduire aux maladies les plus graves, en affoibliſſant trop.

Une disposition morbifique de la matrice, antérieure à l'accouchement, & telle qu'un état squirreux, qui s'oppose à la contraction de ce viscere, peut rendre les lochies surabondantes. Cet excès peut être la suite d'un accouchement difficile, où les parties ont été irritées ou blessées. Des caillots de sang ou des débris du placenta restés dans la matrice, qui l'empêchera de se contracter, une disposition scorbutique, qui rend le sang plus tenu, une trop grande pléthore, peuvent donner lieu au flux excessif des lochies.

L'indication la plus pressante est d'exciter la matrice à se contracter, & à fermer par ce moyen ses vaisseaux trop ouverts. Les fomentations d'eau

froide faites ſur la partie inférieure du bas-ventre, & même des injections de cette eau, faites dans le vagin, ſont un des moyens les plus puiſſans pour modérer l'excès des lochies. Les boiſſons acidulées avec l'acide vitriolique ſont auſſi très-utiles dans ce cas. Ces deux moyens ſeuls peuvent corriger ou détruire pluſieurs des cauſes du flux immodéré des lochies.

Des fauſſes directions du lait, & de ſes métaſtaſes.

La ſecrétion du lait, dans l'état le plus ordinaire des choſes, eſt déterminée par une fievre qui ſurvient deux ou trois jours après l'accouchement. Quelquefois la ſecrétion du lait ſe fait ſans cette fievre; & il y a des

femmes en qui ni cette ſecrétion, ni la fievre qui la précede, n'ont lieu. Si cet événement n'entraîne après lui aucun accident, la médecine n'a rien à faire, & doit la regarder comme une ſuite de la conſtitution de la perſonne malade.

Le lait qui, d'après les lois & les vues de la nature, doit ſe porter au ſein, après l'accouchement, peut être détourné de cette direction par un flux des lochies trop abondant.

Quelquefois il ſe porte au ſein avec trop d'abondance & d'impétuoſité, & peut y former des engorgemens & des indurations: alors la malade doit manger peu, boire de la tiſane de chiendent, & prendre toutes les trois heures dix-huit grains de

poudre tempérante de Stahl dans un peu de cette même tiſane. On appliquera ſur le ſein un cataplaſme fait avec de la mie de pain, un demi-gros de ſel ammoniac, & deux onces d'huile de lys.

Le lait, au lieu de s'échapper avec les lochies, ou de s'accumuler en trop grande quantité au ſein, peut ſe porter, ſelon la direction des ſpaſmes & la foibleſſe des divers organes, ſur les différentes parties du corps. Ces tranſports du lait contre l'ordre naturel, appelés *métaſtaſes*, peuvent affecter toutes les parties; mais ils ont particulierement lieu aux mains & aux extrémités inférieures. Le lait peut ſe porter au cerveau, & produire l'apoplexie ou la manie. Lorſque ces

affections ſont reconnues pour être l'effet de cette humeur, l'indication de lui donner un cours plus favorable ſe préſente d'elle-même.

La matiere des différentes congeſtions qui ſe forment après l'accouchement, n'eſt pas ſimplement du lait; celui-ci eſt toujours mêlé à une plus ou moins grande quantité d'humeurs lymphatiques, qui ont dû néceſſairement refluer, lorſque ce viſcere, délivré du fœtus, s'eſt contracté & a repris ſa forme ordinaire. Lorſque le lait s'eſt jeté ſur quelque partie extérieure, il n'en réſulte point de maladie dangereuſe, mais il y forme quelquefois des dépôts purulens, & ſouvent des tumeurs froides, qui ne ſe diſſipent pas aiſément, & qui de-

viennent un obſtacle aux mouvemens de la partie.

Les boiſſons ſudorifiques, telles que l'infuſion des fleurs de ſureau, & les potions laxatives, telles que celle qui eſt indiquée dans l'article précédent, ſont propres à diſſiper ces congeſtions laiteuſes.

Si la tumeur formée par le lait eſt venue à ſuppuration, ce qu'on connoît par ſa fluctuation, on doit l'ouvrir, & évacuer la matiere qu'elle contient. Si elle eſt froide & indolente, on doit y appliquer quelque emplâtre réſolutif, tel que l'emplâtre divin.

De la fievre puerpérale.

La plus dangereuſe de toutes les

métaſtaſes que l'humeur laiteuſe déviée puiſſe éprouver, c'eſt celle qui devient le principe d'une fievre à laquelle ſont ſujettes les femmes en couche, & même les nourrices, & qu'on appelle *puerpérale*. Cette fievre ſurvient ordinairement le ſecond, le troiſieme, le quatrieme jour après l'accouchement ; mais comme elle dépend d'une déviation de l'humeur laiteuſe, & que par conſéquent toute nourrice peut en être atteinte, elle peut avoir lieu bien long-temps après l'accouchement.

Lorſque la fievre de lait ſe prolonge, & que la ſecrétion du lait dans les mamelles ne s'opere point, ou s'opere mal, & qu'en même temps la malade reſſent des douleurs vives

au bas-ventre, cette premiere fievre dégénere en fievre puerpérale ; alors le plus ſouvent le flux des lochies s'arrête. Quelquefois cependant elles continuent de couler. Le gonflement du bas-ventre ſe joint aux douleurs de cette partie. Il y a, pour l'ordinaire, conſtipation, ou s'il ſurvient une diarrhée ſéreuſe, elle affoiblit, au lieu de ſoulager la malade. Le pouls eſt petit & irrégulier, à moins que la fievre puerpérale ne ſoit compliquée avec l'inflammation de quelque partie. Quoique des Médecins aient regardé la fievre puerpérale comme l'effet d'une inflammation, il y en a beaucoup d'autres dont l'opinion, fondée ſur l'examen approfondi des circonſtances eſſentielles de la maladie, l'a rapportée

à une autre cauſe, & qui la conſiderent comme le produit d'une métaſtaſe laiteuſe. Ceux qui n'ont vu qu'une inflammation dans la fievre puerpérale, ont été trompés par des effets ou accidentels, ou qui peuvent ſe rapporter à d'autres cauſes qu'une inflammation. Ceux qui la regardent comme l'effet d'une deviation de l'humeur laiteuſe, ont été déterminés par le caractere, la conſtitution, & l'état des perſonnes qui ſont atteintes de cette maladie, qui ſont triſtes, foibles, languiſſantes ou cacochymes; diſpoſition oppoſée à celle qui produit l'inflammation, par les réſultats de la maladie, ſoit que ſa terminaiſon ſoit heureuſe, ſoit qu'elle ſoit malheureuſe. Dans le premier cas, l'humeur laiteuſe

ſe porte vers tous les couloirs, aux mamelles, à la peau; elle ſe mêle aux crachats, on en rend par les ſelles, par les narines; & dans le ſecond cas, ſi on ouvre le cadavre, on trouve une grande quantité d'humeur laiteuſe épanchée dans la cavité du bas-ventre, ou collée à la ſurface des inteſtins.

Les cauſes de cette déviation de l'humeur laiteuſe peuvent varier; mais il ſemble que la foibleſſe du corps & l'abattement de l'ame y aient la plus grande influence, & que ce ſoit pour cette raiſon que la fievre puerpérale produit tant de ravages dans les hôpitaux, qui ſervent d'aſile à des êtres affoiblis par la miſere & le chagrin.

Les paſſions de l'ame, en troublant tout à coup le cours de l'humeur laiteuſe, peuvent auſſi contribuer puiſſamment à la production de la fievre puerpérale.

Un refroidiſſement ſubit peut faire refouler cette humeur loin de la peau vers les viſceres du bas-ventre, & y déterminer une congeſtion qui y éteint la vie.

La ſaburre des premieres voies, par l'irritation qu'elle y produit, peut déterminer l'humeur laiteuſe que la nature dirigeoit vers le ſein, après l'accouchement, à s'arrêter dans le tiſſu cellulaire des organes du bas-ventre, & à y refluer, même après que ſon courant a été bien établi au ſein.

Quand même on ne pourroit pas détailler toutes les cauſes capables de produire la déviation du lait, ni en apprécier au juſte la valeur, il n'en faudroit pas moins ſuivre l'indication preſſante, qui s'offre d'abord dans le traitement de cette maladie, & qui eſt de débarraſſer les entrailles oppriméés par une ſurcharge d'humeur laiteuſe, & de repouſſer cette humeur vers ſes couloirs naturels, ou vers des organes qui peuvent, ſans danger, lui donner une iſſue, tels que la peau & les reins. Le moyen le plus propre à remplir cette indication eſt l'émétique. On l'avoit quelquefois employé avant qu'une expérience plus éclairée en eût fait un ſecours indiſpenſable, dans le traitement de la fievre

puerpérale. En effet, ce remede, en évacuant les entrailles, leur donne du ton, ranime ſympathiquement celui des autres organes, réveille l'action du ſyſtême glanduleux, en ouvre les couloirs, & produit vers la peau une détermination des humeurs qui ne peut être que très-favorable.

L'ipécacuanha, à la doſe de dix-huit ou de vingt-quatre grains, eſt le vomitif qui a eu le plus de ſuccès. Il faut ſeconder ſes effets par des boiſſons qui portent légerement à la peau. On doit tâcher de ſoutenir les forces de la malade, & ſon régime ne doit pas être affoibliſſant On ſoutiendra les évacuations du ventre & celle des urines avec une potion compoſée de poudre tempérante de Stahl, d'un

gros de rhubarbe, & de ſix onces d'eau de bourrache. La malade en prendra une cuillerée toutes les deux heures.

Si la foibleſſe & l'abattement étoient conſidérables, on mêleroit à cette potion une décoction de deux gros de quinquina dans huit onces d'eau.

De la fievre miliaire des femmes en couche.

Cette fievre eſt auſſi une ſuite du reflux du lait, & vraiſemblablement d'une diſpoſition vicieuſe des humeurs. La nature tâche de porter à la peau, ſous la forme de puſtules remplies d'une ſéroſité tranſparente, la matiere qui l'irrite par ſon âcreté : auſſi les ſueurs ſoulagent-elles & diminuent-elles l'oppreſſion & l'anxiété qui tour-

mentent la malade. Elle ſe trouve auſſi ſoulagée lorſque l'éruption miliaire eſt complette, ſur-tout ſi la ſecrétion du lait & l'écoulement des lochies ne ſont pas tout-à-fait arrêtés.

L'odeur acide de la tranſpiration des femmes en couche attaquées de la fievre miliaire, indique aſſez la cauſe dont elle dérive. On doit donc ſe propoſer, comme dans la fievre précédente, d'évacuer les premieres voies, où la préſence d'une ſaburre putride peut imprimer ſon caractere à la matiere laiteuſe. Cette évacuation, opérée par les vomitifs, a l'avantage de repouſſer l'humeur laiteuſe vers ſes couloirs naturels & vers les autres émonctoires qui peuvent en débarraſſer le corps. Les boiſſons légere-

ment ſudorifiques, avec un demi-gros de nitre ſur une pinte ; le kermès minéral, donné à la doſe d'un quart de grain, mêlé avec du ſucre, & adminiſtré toutes les trois heures, ſont les moyens les plus convenables après l'émétique. On applique auſſi les veſſicatoires aux jambes, lorſqu'il y a délire.

De la fievre éréſipélateuſe.

La matiere laiteuſe, mêlée ſans doute avec un principe bilieux & âcre, donne auſſi quelquefois naiſſance à des congeſtions inflammatoires d'un caractere éréſipélateux. Ces congeſtions ſe font le plus ſouvent à la face, au ſein, & aux mains.

L'indication principale conſiſte

auſſi, dans cette fievre, à évacuer & adoucir l'âcreté des humeurs par des boiſſons délayantes.

De l'inflammation de la matrice.

La ſuppreſſion ſubite des lochies eſt quelquefois ſuivie d'une fievre très-vive, accompagnée de douleurs fortes & continues dans la région de la matrice, de délire & de convulſions.

Ces ſymptômes, qui annoncent une inflammation de la matrice ou de ſes dépendances, doivent être combattus avec les remedes anti-phlogiſtiques. La ſaignée, qui eſt ſi rarement utile dans les affections laiteuſes dont nous venons de parler, eſt ici indiſpenſable, ſi l'exiſtence de l'inflammation eſt bien

bien conſtatée. La chaleur, le gonflement, & l'extrême ſenſibilité de la région hypogaſtrique ſont les principaux ſignes qui doivent la faire préſumer. La ſaignée doit être faite du bras ; & ſi on eſt forcé de la répéter, ce doit être avec la circonſpection néceſſaire pour une perſonne qui a déjà perdu beaucoup de ſang dans l'accouchement, & qui a été plus ou moins affoiblie par cette opération, & par la groſſeſſe qui l'a précédée. On doit, outre la ſaignée, employer les fomentations émollientes, les lavemens, les boiſſons nitrées, les veſſicatoires appliqués ſur le pubis, & enfin les purgatifs, pour débarraſſer les entrailles de la congeſtion laiteuſe que

l'inflammation de la matrice y attira preſque toujours.

De la péripneumonie des femmes en couche.

Lorſque les organes n'ont plus le ton naturel qu'ils doivent avoir pour remplir leurs fonctions avec régularité, les plus foibles ſont alors en butte à la réaction des autres. Une poitrine délicate peut attirer à elle les congeſtions laiteuſes, qui ſe font ſur d'autres viſcères dans d'autres cas. L'inflammation qu'une métaſtaſe laiteuſe excite dans la poitrine, s'annonce par une toux très-forte & très-opiniâtre, jointe à des douleurs de cette partie, qui ſont tantôt vagues, & tantôt fixes, à une grande

difficulté de reſpirer. La ſaignée & les boiſſons nitrées ſont encore ici néceſſaires. Il ſera utile d'expoſer la partie affectée à la vapeur de l'eau chaude & à celle du vinaigre. Après l'uſage de ces moyens, on emploiera l'émétique & les potions purgatives, qui, par leur effet évacuant & révulſif en même temps, peuvent beaucoup diminuer la congeſtion qui opprime la poitrine.

De la manie & de l'apoplexie laiteuſes.

La matiere laiteuſe, par l'effet de cauſes à peu près ſemblables à celles qui en déterminent la congeſtion ſur d'autres parties, peut ſe porter au cerveau, & produire l'apoplexie & la

manie. Tous les moyens capables de rappeler l'humeur laiteuſe vers les parties inférieures du corps, & de la détourner de la tête, doivent être employés promptement. Tels ſont l'émétique, les potions laxatives, les veſſicatoires aux jambes.

Des convulſions des femmes en couche.

Des modifications que les organes des femmes reçoivent de la groſſeſſe & de l'accouchement, ſemble réſulter un plus grand degré de ſenſibilité & d'irritabilité, qui rend dangereuſes pour elles les moindres émotions. Dans cet état, elles doivent fuir les affections morales, qui peuvent leur cauſer les plus grands maux. On a vu

des femmes que le saisissement occasionné par une mauvaise nouvelle a jetées dans des mouvemens convulsifs, semblables aux accidens épileptiques.

Dans un cas pareil, il faut avoir recours aux moyens que nous avons indiqués contre les affections nerveuses, appelées *vapeurs*, c'est-à-dire, aux calmans, à la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, au syrop de diacode, aux gouttes anodines de Sydenham, aux boissons qui excitent la sueur, & qui, par conséquent, calment les spasmes.

Des affections qui ſont une ſuite plus ou moins éloignée des couches.

La femme dont les couches ſe ſont paſſées ſans aucune des maladies aiguës dont nous venons de faire mention, ou qui a éprouvé quelqu'un de ces accidens, peut ſortir de cet état plus ou moins languiſſante, avec une ſanté plus ou moins affoiblie, avec des dépôts lents dans les viſceres & à la ſurface du corps, des empâtemens laiteux, des diarrhées laiteuſes, des flux laiteux de la matrice, des obſtructions, des ulceres de la matrice, des affections rhumatiſmales, le ſcorbut, l'hydropiſie.

Comme toutes ces différentes affections ſont fondées ſur la même cauſe, c'eſt-à-dire, ſur l'humeur laiteuſe égarée, combinée avec une certaine foibleſſe de la conſtitution, on peut les comprendre toutes ſous les mêmes indications générales. Ces dernieres conſiſtent à évacuer l'humeur laiteuſe & à fortifier. Si cette matiere a formé quelque dépôt à l'extérieur, on ne doit point ſe preſſer de l'ouvrir. Cette eſpece d'abcès, en s'ouvrant d'elle-même, a ordinairement une terminaiſon plus heureuſe, parce que l'humeur fondue, retenue quelque temps, diſpoſe les duretés qui reſtent à ſe fondre plus facilement, & on n'a point à craindre que l'accès de l'air

transforme cet abcès en un ulcere opiniâtre.

Quant aux autres formes de laits répandus, nous regardons comme une des plus dangereuſes erreurs de prétendre les guérir par des ſaignées, que des Accoucheurs célebres & des Médecins ont employées. Un pareil moyen ne peut qu'aggraver le mal, en augmentant la foibleſſe, fixer d'avantage l'humeur égarée, & diſpoſer à des maladies plus dangereuſes, telles que l'hydropiſie.

Les moyens les plus convenables, les plus aſſortis à ce genre d'affections, ſont ceux qui, en donnant du ton à tous les organes, les mettent en état de ſe débarraſſer de toute matiere étrangere qui les ſurcharge, qui par

conſéquent rétabliſſent toutes les ſécrétions, & rendent aux liquides toute leur pureté primitive.

Mais l'action des remedes toniques doit concourir avec celle des évacuans. Nous nous ſommes, par exemple, ſervis avec un très-grand ſuccès de l'opiat ſuivant, pour une dame qui, depuis ſes couches, étoit dans un état cachectique, avoit les pieds enflés, ſouffroit ſouvent des douleurs de rhumatiſmes, avoit les gencives fongueuſes, & même crachoit quelquefois du ſang, & qui de plus avoit des fleurs blanches:

Extrait de quinquina, un gros;
de piſſenlit, un gros;
d'aulnée, un gros;
Crême de tartre, un gros;

Rhubarbe en poudre, un gros ;
Syrop anti-ſcorbutique, ſuffiſante quantité pour un opiat.

La malade en prenoit la huitieme partie le matin, en buvant pardeſſus une taſſe d'infuſion de fleurs de tilleul. Toutes ſes incommodités, ou plutôt tous ſes maux diſparurent dans l'eſpace de douze à quinze jours : auſſi les purgatifs & les toniques ſembient devoir être la baſe du traitement des différentes affections qui tirent leur origine d'une déviation de l'humeur laiteuſe.

Des affections des femmes, qui tiennent à la ceſſation des regles.

Les femmes auroient bien à ſe

plaindre de la Nature, ſi cet enchaînement de maux qui tiennent à l'exercice des fonctions propres à leur ſexe, entroit néceſſairement dans leur conſtitution; mais elle eſt juſtifiée par le grand nombre de femmes qui paſſent par les différens périodes de leur vie, ſans éprouver aucun de ces orages qui en rendent le fardeau ſi difficile à ſupporter. On voit tous les jours des femmes dont le ſexe s'eſt manifeſté ſans agitation, dont la puberté n'a été obſcurcie par aucun nuage, qui n'ont point acheté le ſurcroît de vie qu'elle donne, par les maux phyſiques qui troublent l'exiſtence de tant d'autres individus qui ont paſſé par les fonctions les plus difficiles de leur ſexe, telles que la groſſeſſe & les couches

ſans en recevoir aucune atteinte dangereuſe, & qui, parvenues à l'automne de leur vie, voient encore devant elles un horizon dont rien ne menace de troubler la ſérénité.

Cependant on ne voit malheureuſement que trop de femmes en qui leur ſexe, ſource de tant de troubles phyſiques & moraux dans les autres périodes de la vie, termine toutes ſes ſcenes, à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, par les tempêtes les plus affreuſes. Les malheurs qu'elles éprouvent, ou dont elles ſont menacées à cette époque, dépendent ou de leur conſtitution primitive, ou des abus de régime auxquels elles ſe ſont livrées, de leur genre de vie, & des imprudences même qu'elles commettent

mettent quelquefois, pour prévenir les maux qu'elles redoutent à la ceſſation du flux menſtruel; c'eſt pourquoi nous croyons qu'il eſt néceſſaire de leur preſcrire quelques regles de conduite à ſuivre, lorſqu'elles approchent de l'époque où la menſtruation doit ceſſer.

De la conduite que doivent obſerver les femmes parvenues à l'âge où les regles doivent ceſſer.

S'il eſt des femmes auxquelles il faut inſpirer des craintes pour les rendre plus ſages, & les forcer à ſe plier aux regles d'un régime ſévere, il en eſt d'autres qu'il faut tranquilliſer, ne fût-ce que pour les délivrer de la

peur, qui eſt toujours une mauvaiſe diſpoſition pour bien remplir les différentes fonctions de l'économie animale. Les affections de l'ame ont une influence particuliere ſur celles de la matrice, & ſont très-capables d'en déranger les mouvemens. Ainſi, en cela, la crainte du mal, comme en bien d'autres choſes, n'eſt pas le meilleur moyen de l'éviter. Les craintes plus ou moins frivoles que les femmes peuvent concevoir ſur les dangers de la ceſſation des regles, ont encore d'autres inconvéniens; c'eſt de les exciter à prendre beaucoup de remedes qui les affoibliſſent ou les irritent, & les diſpoſent par-là même aux maux qu'elles redoutent le plus.

Comme les regles ſont venues aux

femmes par une ſuite de leur organiſation, elles ceſſent de même par une ſuite de cette même organiſation, & il n'eſt pas plus au pouvoir de l'art de les faire venir, que de les faire diſparoître. Si on vivoit conformément aux vues de la Nature; ſi on n'abuſoit point des facultés qu'elle nous donne; ſi la molleſſe & l'oiſiveté ne donnoient point à nos organes trop de ſenſibilité & de mobilité, leurs mouvemens toujours aſſurés ſe prêteroient ſans peine aux différentes révolutions que doit ſubir l'économie animale; mais des organes exceſſivement mobiles, déconcertés par le moindre changement d'aſſiette, ſe livrent à des agitations tumultueuſes, & trou-

blent l'ordre naturel des actions qui forment le ſyſtême de la vie.

Si l'inaction & le défaut d'exercice donnent aux organes une mobilité dangereuſe, elles font contracter aux humeurs des qualités vicieuſes, qui, par leur impreſſion, mettent ſans ceſſe en action cette mobilité. L'effet de cette mauvaiſe diſpoſition des organes & des humeurs peut être augmenté par l'abus des alimens & de la boiſſon pris en trop grande quantité, ou choiſis parmi ceux qui ſont d'une nature échauffante; par l'habitude des vives émotions de l'ame, ſoit qu'elles naiſſent de nos amuſemens habituels, tels que le jeu, le ſpectacle, ſoit qu'elles prennent leur ſource dans des paſſions plus ſérieuſes.

En évitant ces excès, qui ſont les cauſes les plus fréquentes des dérangemens de notre machine, les femmes qui approchent du terme du flux menſtruel, peuvent ſe livrer ſans crainte au cours paiſible & à la marche naturelle des mouvemens de l'économie animale, qui, à chaque époque de la vie, fait ce qui eſt le plus convenable à la poſition de chaque être vivant : auſſi voit-on un très-grand nombre de femmes dont les regles ceſſent, ſans que leur ſanté ſoit dérangée, & qui n'ont point beſoin de recourir à des remedes. L'attention de manger un peu moins que par le paſſé, d'éviter les grandes émotions de l'ame, de faire de l'exercice, & de chercher l'air frais, ſuffira pour

leur faire ſupporter ſans danger la révolution qu'elles attendent.

Des regles immodérées.

Mais il eſt des femmes dont cette révolution altere plus ou moins la ſanté. Les dérangemens les plus conſidérables & les plus fréquens alors viennent des regles immodérées. Ce flux eſt plus abondant, & revient plus fréquemment. Les femmes, au lieu de ce flux exceſſif, éprouvent d'autres ſymptômes, tels que des feux ſubits qui leur montent au viſage; elles ſont en proie aux inſomnies & à des ſpaſmes qui agitent les différentes parties de leur corps; il leur ſurvient des hémorroïdes, des douleurs rhumatiques. Ces deux états, d'un

flux menſtruel exceſſif, & d'affections morbifiques dépendantes de la gêne qu'éprouvent les divers organes, paroiſſent avoir pour fondement la pléthore. On doit s'en aſſurer par l'examen du pouls, du genre de vie de la perſonne, de ſa conſtitution.

Les femmes pléthoriques, celles qui ont été aſſujetties à des évacuations conſidérables, doivent ſe faire ſaigner de temps en temps, s'aſtreindre à un régime très-exact, éviter la vie trop ſédentaire, & ſe tenir toujours le ventre libre; elles doivent fuir les lieux chauds, les aſſemblées; leurs lits ne doivent pas être trop échauffans, & elles doivent avoir ſoin de ne pas les fermer.

Il eſt important de conſidérer que

le flux menſtruel exceſſif, à l'époque de la ceſſation des regles, n'eſt pas toujours l'effet de la pléthore ; il dépend encore plus ſouvent de l'irritabilité & des ſpaſmes de la matrice. La ſaignée ne convient point dans ce cas ; elle augmenteroit la foibleſſe & l'irritabilité qui donnent lieu au flux immodéré des regles. Les calmans, les alimens doux & faciles à digérer, un exercice modéré, l'air frais, les bains tiedes conviennent plus aux femmes qui ſont dans ce cas, que les ſaignées.

Un principe âcre, dartreux, par l'irritation qu'il cauſe à la matrice, peut auſſi rendre immodérée l'évacuation menſtruelle ; un cautere au bras, un régime doux, les ſucs dépuratifs,

tels que ceux de piſſenlit, de bourrache & de pourpier, ſont les moyens les plus appropriés à cet état.

Les perſonnes pléthoriques, même après que les regles ont ceſſé, doivent de temps en temps ſe faire ſaigner, par exemple, deux ou trois fois par an. Ces évacuations artificielles ſuppléeront à celles que la Nature produiroit, & préviendront les dangers de leur ſuppreſſion ; des purgatifs, pourvu qu'ils ne ſoient pas irritans, un exercice modéré, & des alimens doux, pris en petite quantité, doivent aider l'effet de ces ſaignées.

Celles qu'un principe d'acrimonie aura forcé de prendre un cautere, doivent le garder long-temps, & même toute leur vie, s'il le faut.

Voilà quelles ſont les maladies les plus ordinaires des femmes, qui ne leur ſont point communes avec les hommes, qui tiennent immédiatement au ſyſtême des organes & des fonctions qui caractériſent leur ſexe. Ce n'eſt pas aſſez pour elles de ſavoir ſe ſecourir elles-mêmes dans les occaſions les plus preſſantes, & de connoître quels ſont les premiers moyens auxquels elles doivent avoir recours, en attendant les lumieres des gens de l'art ; elles ſeront ſans doute bien plus ſatisfaites d'être en état de ſoulager ces êtres qui leur font aimer la vie, & qui leur doivent eux-mêmes plus que la vie, en devenant l'objet de leurs tendres ſoins, & d'une ſollicitude qui ne ſe rebute jamais. La

connoiſſance des maux auxquels les enfans ſont ſujets, & les moyens de les faire ceſſer, ou du moins d'en diminuer la violence, les intéreſſera à coup sûr autant que les objets que nous avons traités juſqu'ici, & que le tableau raccourci des affections morbifiques, dont elles ne ſont que trop ſouvent les victimes.

Des maladies des enfans.

Dans l'état actuel de l'eſpece humaine, les enfans ſont les êtres dont la vie eſt la plus incertaine, la plus mal aſſurée; c'eſt un préſent nouveau qu'ils ont peine à garder, & qui eſt toujours prêt à leur échapper. Une multitude de maladies & d'accidens aſſiége leur frêle exiſtence; de ſorte

qu'il n'eſt pas ſurprenant que ſi peu parviennent à la conſiſtance de l'état d'homme fait. En voulant ne faire attention qu'aux cauſes les plus ſenſibles qui rendent la vie des enfans ſi précaire, on en trouvera pluſieurs qui ſont très-capables d'y porter de fortes atteintes. Une extrême ſenſibilité, qui n'eſt encore familiariſée avec aucun objet extérieur, une foibleſſe égale à cette ſenſibilité, qui rend preſque toutes les impreſſions douloureuſes, des levains morbifiques, puiſés dans la même ſource que la vie, les traces même des paſſions de la mere, imprimées ſur la conſtitution irritable & mobile de l'enfant, ſont des cauſes dont l'influence les expoſe à un grand nombre de maux.

En paſſant tout à coup d'un élément dans un autre dont la température eſt ſi différente, un enfant qui vient de naître ſubit un changement que des êtres plus robuſtes que lui ne ſupporteroient pas, peut-être, ſans éprouver une certaine ſecouſſe. Il quitte tout à coup ſon ancienne maniere d'exiſter, pour en prendre une nouvelle; il faut par conſéquent que ſes organes s'adaptent promptement à ce nouveau genre de vie; que des viſceres, juſqu'alors inertes & ſans action, ſe développent, pour commencer des mouvemens qui ne doivent ceſſer qu'avec la vie; qu'il s'établiſſe une nouvelle circulation d'humeurs; que par conſéquent certains canaux ſe forment & s'obliterent, & que le

ſang ſe fraye de nouvelles routes ; enfin que pluſieurs ſens, engourdis auparavant, ſe réveillent, pour recevoir des ébranlemens inconnus, & qui doivent néceſſairement être plus douloureux qu'agréables, lorſqu'on les reçoit pour la premiere fois.

Le paſſage par lequel l'enfant arrive à la lumiere eſt ſemé d'écueils & de dangers ; il y eſt expoſé à des froiſſemens qui terminent quelquefois une vie à peine commencée, ou dont il conſerve long-temps des impreſſions funeſtes : il a même à craindre, dans ce paſſage, la mal-adreſſe, les ſecours imprudens, & l'ignorance de ceux qui prétendent l'aider à le franchir. Après être parvenu à voir le jour, après avoir ſubi les changemens

bruſques que la nature devoit opérer dans ſon organiſation, pour le mettre en état de ſoutenir, par ſes propres forces, une vie dont la mere avoit fait juſqu'alors preſque tous les frais; placé dans un nouvel ordre de choſes, il n'a que ſa foibleſſe, & un dénuement abſolu à oppoſer à l'action de tous les objets capables de l'affecter. Le développement ſucceſſif de ſes organes lui fait ſouvent éprouver des ſecouſſes plus ou moins fortes, mais inévitables. Il eſt des maladies qui ſemblent naître des qualités propres aux humeurs de l'enfance; il en eſt qui paroiſſent dériver de leur ſurabondance. Dans tous les divers orages auxquels eſt expoſé l'enfant, la Nature le protége & le défend; mais ſouvent il a encore

moins à eſpérer de ſes ſecours, qu'il n'a à craindre des ſoins aveugles de ſes ſurveillans, qui lui font de bonne heure porter le poids de leurs préjugés. Ceux-ci n'alterent alors que ſa ſanté, en attendant de corrompre un jour ſa raiſon. C'eſt pour que l'enfant n'en ſoit pas la victime, ou que du moins il n'en ſouffre que le moins poſſible, qu'il eſt néceſſaire d'éclairer la conduite de ceux qui ſont chargés du ſoin des enfans, & de les empêcher d'ajouter, par leur ignorance, aux maux inévitables que la Nature a attachés, pour conditions, au préſent qu'elle nous fait de la vie.

De la ſyncope des nouveaux-nés.

Au moment même où les enfans viennent au jour, ils ſemblent quelquefois le perdre pour toujours. Leur foible machine, épuiſée par le travail d'un accouchement difficile, ſemble avoir ſuſpendu tous ſes mouvemens, & rien ne reſſemble plus à la mort que l'état où ils ſe trouvent.

On doit tâcher de ranimer en eux le ſouffle de la vie, preſque éteint, en faiſant des frictions douces ſur leur corps avec un linge imbibé de vin un peu chaud. On peut appliquer ſur les tempes & ſur le creux de l'eſtomac des compreſſes trempées dans quelque eau ſpiritueuſe. Un peu de fumée de tabac, injectée dans le

fondement, pourroit auſſi produire un très-bon effet : mais un moyen ſur lequel on peut encore plus compter, c'eſt de ſouffler dans ſes narines avec un tuyau de plume. Au ſurplus, pendant ces différentes opérations, on aura ſoin de tenir l'enfant auprès du feu, ou enveloppé avec des linges chauds.

De l'ictere des nouveaux-nés.

On a vu ſouvent les enfans, en venant au monde, être completement jaunes, ou leur peau prendre cette couleur quelques heures, ou même pluſieurs jours après leur naiſſance.

Lorſqu'ils ont cette couleur en venant au jour, ſi l'accouchement n'a pas été pénible, on peut préſumer avec beaucoup de vraiſemblance qu'une

ſurabondance de bile avoit paſſé dans leur ſang avec les humeurs tranſmiſes par la mere. Si l'enfant eſt d'ailleurs ſain & bien conſtitué, il s'en débarraſſera bientôt, lorſque tous les couloirs de ſon corps ſeront ouverts & libres; il ſuffira d'ouvrir les pores de ſa peau, ordinairement enduite d'une humeur viſqueuſe, avec de l'eau tiede aiguiſée par le moyen d'un peu de ſavon, & de mettre ſes entrailles en état de bien faire leurs fonctions, en les délivrant du méconium qui les ſurcharge. Cette matiere, qui eſt toujours mêlée à de la bile, ſuffit ſeule quelquefois, par l'abſorption qui s'en fait dans la maſſe du ſang, pour donner la jauniſſe; ſon évacuation peut par conſéquent être utile dans

les cas mêmes où cette affection dérive d'une autre ſource. Pour remplir ce but, on peut employer le ſyrop de chicorée, compoſé à la rhubarbe, délayé dans de l'eau tiede, & donné par cuillerées à café. On peut ſe ſervir auſſi de deux gros de manne, mêlés à deux gros de ſyrop de roſes ſolutif, & donnés de la même maniere.

La jauniſſe peut être l'effet d'une nourriture trop forte, comme lorſqu'à la place du lait ſéreux & apéritif de la mere, on lui donne le lait ancien d'une nourrice. Dans ce cas, cet aliment trop groſſier pour les foibles organes de la digeſtion de l'enfant, les fatigue, les obſtrue ou les irrite, & en fermant les couloirs de la bile, en occaſionne le reflux; alors la pre-

miere & la ſeule indication eſt d'évacuer les entrailles ſurchargées de l'enfant, & de lui donner un lait plus aſſorti à l'état de ſes forces. On peut remplir le premier objet avec les purgatifs que nous venons d'indiquer plus haut, en faiſant vomir l'enfant avec deux ou trois grains d'hypécacuanha. Une cauſe de la jauniſſe plus commune que toutes les autres, ſont vraiſemblablement les ſpaſmes, ſoit que l'enfant y ſoit déjà diſpoſé en naiſſant, par la conſtitution qu'il tient de ſa mere; ſoit qu'ils aient été déterminés par les ſouffrances d'un accouchement laborieux; ſoit que la premiere impreſſion des objets extérieurs ait été trop vive pour la délicateſſe de ſes nerfs; ſoit que ces derniers organes,

trop foibles & trop mobiles, aient eu trop de peine à ſupporter la révolution ordinaire qui s'opere dans la machine d'un enfant qui vient de naître; ſoit enfin que ces ſpaſmes aient pour principe une matiere qui irrite les entrailles.

Lorſqu'on ſoupçonne cette cauſe, excepté les cas où des ſignes manifeſtes indiquent la ſaburre âcre des premieres voies, on doit s'abſtenir des purgatifs, qui ne feroient qu'augmenter l'irritation & les ſpaſmes, qui occaſionnent l'ictere. Les huileux, dont l'abus eſt ſi commun, ne conviennent peut-être pas davantage; ils relâchent & affoibliſſent, & diſpoſent par conſéquent aux accidens qu'on veut calmer. Le vin qu'on emploie

pour fortifier les organes des enfans, a trop d'action ſur eux pour ne pas les irriter. On doit donc en uſer ſobrement. Cette liqueur, lorſqu'on croit pouvoir la donner, doit être délayée dans beaucoup d'eau ; quant aux moyens qui peuvent efficacement diminuer ou faire ceſſer les ſpaſmes, ce ſont les délayans & les topiques émolliens : tels ſont les bains tiedes, les lavemens avec la décoction de guimauve, l'eau de veau, dans laquelle on aura fait infuſer des fleurs de tilleul ou des ſommités de caille-lait.

Enfin l'ictere peut tirer ſa ſource des embarras & de l'obſtruction du foie. Dans ce cas, il eſt utile de faire vomir de temps en temps l'enfant, de lui faire boire de l'eau de chi-

corée, du ſyrop de chicorée compoſé avec la rhubarbe, délayé dans de l'eau, & donné par cuillerées. On peut rendre cette derniere potion plus apéritive, en y faiſant diſſoudre un demi-gros de ſavon.

Tels ſont les cas les plus ordinaires de l'ictere qui peut attaquer les nouveaux-nés, & les moyens les plus convenables avec leſquels on peut le combattre.

Des mauvais effets du méconium dans les nouveaux-nés.

Le *méconium* eſt une matiere noirâtre qui ſurcharge l'eſtomac & les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. C'eſt vraiſemblablement l'humeur qui lubréfie ces organes, accumulée pendant

dant la groſſeſſe, mêlée ſans doute à une certaine quantité de bile, & dégénérée ou altérée par une longue ſtagnation dans ces organes. Ils doivent en être débarraſſés, pour qu'ils puiſſent exercer les nouvelles fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. La préſence de cette matiere empêcheroit toute digeſtion dans le nouveau-né: auſſi la Nature ne tarde-t-elle pas à l'évacuer, & ce n'eſt que lorſqu'elle n'en a pas la force, que l'art doit en tenter l'évacuation.

Le premier lait de la mere, qui eſt ſéreux, qui a peu de conſiſtance, ſemble le moyen le plus naturel deſtiné à exciter l'évacuation du *méconium*, & c'eſt le principe d'après lequel on doit réſoudre les difficultés élevées ſur l'é-

poque à laquelle l'enfant doit commencer à téter ; car ſi le premier lait de la mere a les qualités les plus convenables pour délayer & évacuer le *méconium*, il ne faut pas attendre qu'il les perde, en acquérant une plus grande conſiſtance. Il n'eſt donc pas néceſſaire de laiſſer paſſer vingt-quatre heures avant de préſenter le ſein à l'enfant. Il ſuffira de laiſſer à la mere le temps de prendre le repos qui lui eſt néceſſaire pour réparer ſes forces épuiſées par le travail de l'accouchement. Après cet intervalle de temps, on pourra préſenter l'enfant à la mere ; & s'il ouvre la bouche pour prendre le ſein, on doit le laiſſer teter, parce que le lait qu'il prendra doit le purger, & le délivrer du *mé-*

conium qui empâte ſes entrailles.

Lorſque l'enfant n'eſt pas deſtiné à être nourri par le lait de ſa mere, mais par un lait étranger, & qui n'a pas été fait pour lui, il n'a plus la même reſſource, & il faut que l'art vienne à ſon ſecours. On doit faire prendre à l'enfant, pluſieurs fois par jour, quelques gouttes de ſyrop de chicorée, compoſé avec la rhubarbe, délayé dans de l'eau, & on doit recommander à la nourrice de faire prendre ſouvent à l'enfant, pendant les premiers jours de l'allaitement, de l'eau ſucrée, ou du petit lait bien clarifié, pour corriger, autant qu'il eſt poſſible, les mauvais effets d'un lait trop épais, ſi le ſien eſt trop ancien pour l'enfant.

Des Spaſmes.

Il eſt néceſſaire que les enfans nouveaux-nés aient trois ou quatre évacuations pendant chacun des deux ou trois premiers jours après leur naiſſance, pour être aſſuré qu'ils ſe ſont débarraſſés de leur *méconium*. Si le contraire a lieu, on en eſt bientôt averti par les accidens qu'occaſionne la préſence de cette matiere. L'irritation qu'elle produit ſe manifeſte par des ſpaſmes tels que le vomiſſement, le hoquet, & d'autres mouvemens convulſifs. Le vin, l'huile d'amandes douces qu'on eſt dans l'uſage de donner dans ce cas, ne ſont rien moins que des remedes convenables. Les purgatifs qu'on vient d'indiquer

dans les articles précédens, ſont ce qu'il y a de plus approprié à l'état des nouveaux-nés.

De l'Inſomnie.

Elle eſt ordinairement la ſuite de l'irritation produite par l'embarras des premieres voies. L'opium ne ſauroit trouver place ici : on eſt bien plus sûr de calmer cette irritation, & de diſſiper l'inſomnie qu'elle cauſe, par le moyen des laxatifs. On peut ſe ſervir avantageuſement de ceux qui ont été déjà indiqués.

De la conſtipation & des Vents.

La conſtipation & les vents peuvent être auſſi l'effet d'un reſte de *méco-*

nium qui irrite & fatigue les entrailles. Mais, pour l'ordinaire, ces accidens ſont le réſultat d'une nourriture peu appropriée à l'état des forces digeſtives & à l'âge de l'enfant. Ils ont lieu ſur-tout, lorſqu'au lait de la mere on ſubſtitue un lait plus ancien, de la bouillie, & d'autres alimens groſſiers que l'enfant n'eſt pas en état de digérer.

Le plus prompt moyen, dans ce cas, eſt d'évacuer l'enfant, & de délivrer ſes inteſtins des mauvais ſucs qui y entretiennent l'atonie; & pour y conſerver le dégré d'action convenable à la liberté du ventre, on tâchera de procurer à l'enfant un lait plus aſſorti à ſon état, ou du moins de rendre celui de ſa nourrice plus

aqueux, en la ſoumettant à un régime humectant. On peut auſſi entretenir la liberté du ventre à l'enfant, en lui faiſant boire de l'eau miellée ou de l'eau de rhubarbe, qui produira le double effet d'évacuer ſes entrailles, & de les fortifier.

Des Tranchées & des Coliques dans les enfans.

Il eſt reconnu que la foibleſſe des organes digeſtifs diſpoſe les alimens qu'on prend à contracter un caractere aceſcent. Cette foibleſſe des organes de la digeſtion eſt aſſez le partage ordinaire des enfans; leur nourriture a naturellement une diſpoſition à devenir aceſcente, & il n'eſt pas étonnant que le concours de ces deux cir-

conſtances donne lieu à la formation des acidités qui tourmentent les enfans. Cependant, lorſque cet état des humeurs ne paſſe point certaines bornes, il n'eſt point auſſi nuiſible qu'on pourroit le croire, parce que c'eſt l'état naturel à l'enfance. Mais lorſque des cauſes qui affoibliſſent, & un mauvais régime ſe joignent aux cauſes naturelles qui produiſent l'aceſcence, les acidités acquierent une plus grande énergie, deviennent irritantes, & cauſent des tranchées & des coliques. Dans ce cas, les ſelles ſont vertes, & donnent cette couleur au linge; l'haleine de l'enfant eſt aigre; il a des tranchées qui ſe manifeſtent par ſes cris, & qui quelquefois occaſionnent des convulſions. On les re-

connoît auſſi à l'inquiétude continuelle dont il eſt agité, qui lui fait prendre & quitter alternativement & ſans but le ſein de la mere.

Pour délivrer les enfans de leurs acidités, il vaut mieux, ſans contredit, les purger, que de chercher à neutraliſer les acides qui fatiguent leurs entrailles, par le moyen des abſorbans, dont l'uſage eſt ſujet à des inconvéniens qui peuvent conſtiper, augmenter les embarras des premieres voies, & même donner lieu aux obſtructions du méſentere.

Si on fait tant que de lui donner des abſorbans, il faut preférer la magnéſie blanche à toute autre: on en donnera trois ou quatre fois par jour la doſe de quatre grains dans de la pa-

nade ou du bouillon. Au ſurplus, il convient de ſubſtituer pour quelque temps, s'il eſt poſſible, ces derniers alimens au lait. On pourra faire des frictions huileuſes ſur le ventre de l'enfant, pour appaiſer les douleurs; mais la confection d'hyacinthe, la thériaque & l'opium ne ſont point des remedes appropriés aux enfans.

Des Aphtes.

Les aphtes ſont des ulceres qui affectent les différentes parties de la bouche de l'enfant, & qui s'étendent plus ou moins loin dans le canal alimentaire. On peut bien croire que lorſqu'ils ſe propagent juſqu'aux inteſtins, ils ſont très-dangereux, & peuvent devenir funeſtes, ſur-tout ſi,

au lieu d'être ſuperficiels & blanchâtres, ils ſont profonds, jaunes, bruns ou noirs.

Ils ſont ordinairement le produit d'une humeur acrimonieuſe qui réſide dans les premieres voies; elle peut être le reſultat des acidités ordinaires, qui, par leur ſtagnation, ont contracté une certaine acrimonie; elle peut avoir une autre ſource, provenir d'un mauvais régime, de l'uſage d'alimens échauffans, ou d'un air malſain.

Les aphtes s'annoncent dans les enfans par la difficulté qu'ils ont de teter, & par les excoriations que leur contact produit dans les mamelons de la nourrice. Lorſque les aphtes ſont conſidérables & d'un

mauvais caractere, & qu'elles s'étendent ſur l'eſtomac & les inteſtins, l'enfant ne digere point; il y a vomiſſement & hoquet; & quand même l'enfant ne mourroit point des ſuites directes des aphtes, il périroit néceſſairement du défaut de nutrition. Mais une cauſe de mort plus prompte ſe trouve dans les aphtes d'une nature gangreneuſe, & qu'on reconnoît à leur couleur noire; elles ſont les plus redoutables, & demandent le plus prompt ſecours.

Les aphtes préſentent auſſi un grand danger, lorſque de la gorge elles s'inſinuent, par la trachée-artere, juſques dans les poumons. On reconnoît cette marche de la maladie par

la

la toux, l'enrouement, & le ſon aigu de la voix.

Le traitement des aphtes exige d'abord les vomitifs & les laxatifs, pour détruire le foyer dont elles tirent leur origine. Ainſi, on pourra employer ceux que nous avons déjà preſcrits, ainſi que la magnéſie, adminiſtrée de la maniere indiquée dans le chapitre précédent. Mais comme il importe de fortifier les premieres voies & de prévenir la gangrene, on fera bien de combiner quelques grains de magnéſie avec trois ou quatre grains de contrayerva, ou de quinquina, mêlés a un peu de ſyrop de roſes pâles. On peut auſſi donner quelques gouttes de vin vieux, dans les cas où l'on a la gangrene à craindre. On doit ſou-

vent laver la bouche de l'enfant avec de l'eau d'orge, où l'on aura fait diſſoudre un demi-gros de borax, un ſcrupule d'alun, & délayé une once de miel roſat, ſur ſix onces d'eau d'orge. Le régime de la nourrice doit être adouciſſant & anti-putride, afin qu'elle communique ces qualités à ſon lait. Pour déterger les aphtes qui ont leur ſiége dans l'eſtomac & dans les inteſtins, on peut faire prendre à l'enfant, de temps en temps, une cuillerée à café de ſuc de raves cuites ſous la cendre, mêlé à du miel roſat. Enfin lorſque les aphtes dépendent d'un vice vénérien ou ſcorbutique, on ne doit eſpérer de les bien guérir que par les moyens appropriés à ces différens vices de la conſtitution.

Des Eruptions cutanées.

Les enfans ſont ſujets à des éruptions de différente nature, dont on doit tâcher de tarir la ſource, ſans employer des moyens répercuſſifs. On ne doit point s'empreſſer de les faire diſparoître, parce qu'elles conſtituent une évacuation critique, qui débarraſſe le corps d'une matiere nuiſible ou ſurabondante; car elle eſt le produit d'une nourriture mal-ſaine, ou donnée ſans meſure aux enfans. La mal-propreté peut y avoir part; mais elle eſt rarement la cauſe principale de s éruptions.

On doit donc, dans le traitement de ces affections, avoir égard aux deux cauſes qui influent le plus dans

leur production; on doit par conſéquent avoir l'attention, ſans négliger la propreté convenable & néceſſaire, de borner la nourriture de l'enfant au lait de la mere ou de la nourrice, juſqu'à ce que la nature indique, par l'éruption des premieres dents, qu'il eſt en état de digérer des alimens plus ſolides; de ne point le gorger de bouillies indigeſtes, de lui donner à teter à des heures réglées, & non à tous les inſtans, comme on le fait ordinairement. Les moyens extérieurs doivent être ſimples: on ſe contentera de laver les parties affectées avec de l'eau de guimauve, s'il n'eſt pas queſtion de la teigne ou de la gale; affections plus opiniâtres, qui demandent des remedes plus actifs.

La croûte laiteuſe eſt une des éruptions dont l'aſpect eſt le plus rebutant, en ce que des puſtules larges, adhérentes les unes aux autres, couvrent les différentes parties de la face d'une croûte plus ou moins épaiſſe, formée par une humeur muqueuſe & rouſsâtre. Si on emploie des moyens répercuſſifs pour la diſſiper, la rentrée de cette humeur peut donner lieu à l'engorgement des glandes méſentériques, & à d'autres maladies graves.

La croûte laiteuſe n'eſt pas tout à fait le réſultat d'une nourriture malſaine ou d'un mauvais régime. Cette affection peut être héréditaire; elle peut, dit-on, être tranſmiſe par la nourrice; elle ſemble auſſi quelque-

fois due au tempérament primitif des enfans, & être le premier anneau de cette chaîne des maladies qui doivent marquer les différens âges de la vie.

Quoi qu'il en ſoit, on peut, ſans imprudence, tenter de guérir la croûte laiteuſe, pourvu que ce ne ſoit point par des moyens capables de la faire rentrer dans le corps. Les remedes les plus convenables ſont ceux qui peuvent tenir le ventre libre, tels que le ſyrop de pêcher, de chicorée compoſé à la rhubarbe, & donnés de temps en temps. On peut diminuer l'humeur éruptive, par le moyen d'un véſicatoire appliqué à la nuque. On a propoſé, comme un ſpécifique, la jacée, quoique cette plante ne guériſſe pas toujours.

Dans les hôpitaux, où beaucoup d'enfans ſont raſſemblés, il s'exhale une vapeur acrimonieuſe, qu'on croit donner lieu à la maladie des enfans, connue ſous le nom de *millet*, comme une vapeur analogue, dans les hôpitaux des femmes en couche, y rend commune la fievre milliaire. Le *millet* eſt un érésipele d'une nature gangreneuſe, qui exige ſur-tout qu'on renouvelle ſouvent l'air que reſpirent les malades, tandis qu'on s'efforce d'arrêter les progrès du mal, en couvrant la partie affectée avec des compreſſes trempées dans de l'eſprit de vin camphré.

La teigne eſt une éruption d'une nature différente de la croûte laiteuſe. On croit qu'elle ſe communique

par contagion. Il paroît du moins que ce n'eſt qu'une affection locale, puiſque les remedes internes n'ont aucun pouvoir contre elle. On a lieu de croire qu'elle a ſon ſiége dans les bulbes des cheveux ; auſſi n'eſt-ce que par leur déracinement qu'on peut la guérir. On ſe ſert ordinairement, pour remplir ce but, d'un emplâtre de poix, qui entraîne avec lui la racine des cheveux, lorſqu'on l'enleve.

Des Gerçures & des Excoriations dans les enfans.

Ces affections ont ordinairement leur ſiége dans les plis des cuiſſes, du cou, & derriere les oreilles ; elles ſont l'effet naturel du frottement entre des parties délicates, ainſi que de

l'âcreté de la tranſpiration, ou des urines.

La propreté peut prévenir ces accidens : il convient par conſéquent de laver ſouvent les enfans, & de les changer ſouvent de linge. Lorſque ces moyens ne ſuffiſent point pour diſſiper les gerçures & les excoriations, on ſaupoudre les parties affectées avec la pouſſiere de bois vermoulu, ou avec de l'amidon. Si les excoriations réſiſtent à ces poudres, & paroiſſent dégénérer en ulceres, on baſſine la partie malade avec l'eau végéto-minérale. On peut employer auſſi le cérat de Galien, & il eſt très-avantageux de tenir en même temps le ventre libre.

De la Diarrhée dans les enfans.

Les ſymptômes de cette affection ſont des excrémens liquides, d'un jaune pâle, ou d'une couleur verdâtre. Dans ce cas, les enfans ſouffrent ordinairement des tranchées, dont ils manifeſtent le ſentiment par des cris, & quelquefois par des mouvemens convulſifs.

La diarrhée peut être la ſuite de la répercuſſion de quelqu'une des éruptions dont nous venons de parler; elle eſt plus ſouvent l'effet d'une nourriture mal-ſaine, ou de digeſtions mal faites. L'indication la plus preſſante à remplir eſt d'évacuer les premieres voies avec les purgatifs déjà indiqués, & de faire vomir enſuite l'enfant avec

deux grains d'ipécacuanha, pour rendre à ſon eſtomac ſon ton naturel. Cependant on ne doit point ſe hâter d'arrêter la diarrhée dans les enfans; ils la ſupportent mieux que les adultes, & c'eſt pour eux un moyen de décharge qui les ſoulage dans beaucoup de cas, & leur épargne pluſieurs autres affections morbifiques, en les débarraſſant de la ſurabondance des humeurs à laquelle ils ſont ſujets.

Si les acidités dominent dans la diarrhée des enfans, on doit joindre la magnéſie aux purgatifs dont on fait uſage. Dans le cas où la diarrhée eſt d'une nature ſéreuſe, il eſt eſſentiel d'inſiſter ſur l'ipécacuanha donné à petites doſes. On peut lui ſubſtituer

le vin antimonié à la doſe d'une ou de deux gouttes. Les purgatifs toniques ſont ceux qui conviennent le plus alors. Le ſyrop de chicorée compoſé à la rhubarbe, mêlé au ſyrop de roſes pâles & à l'eau de fenouil, peut être très-utile. On peut auſſi employer la formule ſuivante :

Rhubarbe en poudre, vingt grains;
Magnéſie blanche, un demi-gros;
Eau de fenouil, deux onces;
Syrop de roſes pâles, une demi-once;
Eſprit volatil aromatique, vingt gouttes.
Mêlez pour une potion.

On donnera, deux ou trois fois par jour, une cuillerée à café de cette potion, qui eſt propre également à

évacuer & à fortifier les inteſtins, & par conſéquent à diminuer l'irritation & les ſpaſmes dont la diarrhée dépend.

Des Convulſions.

Les convulſions des enfans ſont, pour l'ordinaire, un ſymptôme de quelque autre maladie ; elles peuvent être l'effet d'une irritation des entrailles, produite par les matieres acides qui les ſurchargent, par les vents auxquels donnent lieu des digeſtions imparfaites, par les vers. La rentrée des humeurs cutanées & la dentition ſont ſouvent ſuivies de convulſions.

Dans les cas où les convulſions ſeront le réſultat de la ſaburre acide des premieres voies, ou aura recours aux remedes indiqués contre les aci-

dités, dans l'article où il s'agit des tranchées & des coliques. Si la rentrée de quelque humeur cutanée étoit la cauſe des convulſions, il faudroit employer un véſicatoire à la nuque; quant aux convulſions qui accompagnent quelquefois la dentition, on tâchera de les calmer par les moyens qui ſeront indiqués dans l'article ſuivant. Mais, dans ces différens cas, on peut combiner les anti-ſpaſmodiques avec les autres remedes. On pourroit leur aſſocier une ou deux gouttes anodines de Sydenham, les bains tiedes, la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, à la doſe de ſept à huit gouttes. Si les convulſions ſont idiopathiques, ſi elles dépendent d'une turgeſcence dans le cerveau, il

eſt néceſſaire d'appliquer une ſang-ſue derriere une oreille.

De la Dentition pénible dans les enfans.

L'époque de la dentition eſt funeſte à un très-grand nombre d'enfans. Le travail de cette criſe ébranle tout le ſyſtême nerveux de ces êtres délicats & ſenſibles, & dérange toutes leurs fonctions. L'irritation qui accompagne la pouſſe des dents, donne ſouvent lieu à la fievre, à l'inflammation, aux ſpaſmes, aux convulſions, à la fievre lente, à la gangrène, par les étranglemens, qui ſont une ſuite de l'érétiſme violent que ſouffrent les ſolides. L'éruption des dents commence vers le ſeptieme ou huitieme

mois, plus tôt ou plus tard. Ce ſont les inciſives ou antérieures qui pouſſent les premieres, enſuite les canines, qui ſont arrondies & pointues. Les molaires ou groſſes dents ſont les dernieres qui paroiſſent.

L'éruption des dents s'annonce par l'inquiétude des enfans, qui portent ſans ceſſe leurs doigts à leur bouche, & à tous les objets qu'ils peuvent ſaiſir; leurs gencives ſont plus rouges qu'à l'ordinaire; la nourrice peut s'appercevoir que leur bouche eſt plus chaude; & ce qui fait voir que ces parties ſont douloureuſes, c'eſt qu'ils pleurent en prenant le teton. Ils répandent beaucoup de ſalive; leur viſage eſt tuméfié, & le tour de leurs yeux eſt bleuâtre & gonflé. L'éruption des dents

canines eſt plus laborieuſe que celle des dents inciſives, & produit des ſymptômes plus graves, tels que l'inſomnie, les tranchées, la diarrhée, la fievre, & les convulſions.

La nature des ſymptômes qui accompagnent la dentition difficile, indique celle des moyens curatifs qu'on doit employer; ils doivent ſe réduire à adoucir, à calmer, & à relâcher. On a éprouvé que la liberté du ventre eſt très-utile aux enfans qui ſont dans le travail de la dentition. On procurera cette liberté avec la manne, l'eau de rhubarbe, le ſyrop de fleurs de pêcher. On ſecondera l'effet de ces purgatifs doux avec des lavemens faits avec une décoction de graine de lin, ou de racine de gui-

mauve. Il y a quelques cas rares où l'inflammation de la gencive exige qu'on applique une ſang-ſue au deſſous des oreilles, ou un véſicatoire derriere cette partie. Outre ces moyens, il convient de donner les anti-ſpaſmodiques. Ainſi, on pourra adminiſtrer à l'enfant malade huit ou dix gouttes de liqueur anodine minérale d'Hoffmann dans un peu d'eau de tilleul ou de menthe, quatre ou cinq fois par jour, ou bien cinq ou ſix gouttes d'eſprit de corne de cerf dans le même liquide. Il y a des pays où l'on applique dans la dentition difficile un emplâtre de poix de Bourgogne entre les épaules de l'enfant.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'ouvrir les gencives avec une lancette,

pour abréger le travail de la dentition & calmer la violence des ſymptômes qui l'accompagnent. Si la couleur pourprée ou noirâtre des gencives faiſoit craindre la gangrene, il faudroit les fomenter ſouvent avec du miel roſat, en y ajoutant quelques gouttes d'eſprit de ſel marin. Dans les cas moins graves, il eſt utile de relâcher les gencives trop tendues, en les frottant ſouvent avec des corps huileux, ou avec du miel; on doit même profiter du penchant qu'ont ſur-tout alors les enfans à porter contre leurs dents tous les corps qui ſont a leur portée; au lieu des corps durs qu'on leur donne pour l'ordinaire, il faudroit leur préſenter des gâteaux ou des morceaux de réglisſe, qui, ramollis peu à peu

par la ſalive de l'enfant, deviennent une ſorte de cataplaſme émollient pour ſes gencives douloureuſes.

Au ſurplus, ſi on veut que la dentition s'opere ſans orage, il faut y préparer l'enfant par un régime & une éducation propres à fortifier ſes organes. Plus un enfant eſt délicat, & plus il eſt ſenſible, & plus par conſéquent la dentition ſe fait en lui avec peine. C'eſt ainſi que, dès les premiers pas qu'il fait dans la carriere de la vie, il commence à ſentir les funeſtes influences de la molleſſe. Il eſt donc important de le fortifier, en ne lui donnant que des alimens ſains, & à des heures reglées, en lui faiſant toujours reſpirer un air frais, & en

lui faiſant prendre de temps en temps un bain froid.

De l'Atrophie, ou du Maraſme des enfans.

Cette affection eſt quelquefois une ſuite de la dentition difficile, lorſque l'érétiſme des glandes, trop long-temps ſoutenu, entraîne l'engorgement & l'obſtruction de ce genre d'organes. L'atrophie, qu'on appelle vulgairement *carreau*, dépend d'un pareil état des glandes du méſentere, de quelque cauſe qu'il tire ſa ſource.

Les principaux ſymptômes de l'atrophie ſont un gonflement conſtant du ventre avec plus ou moins de dureté, l'aſpect & l'état cachectique, & l'amaigriſſement de tout le corps,

la diarrhée & la fievre lente. Ces deux derniers ſymptômes cependant n'ont lieu que lorſque la maladie eſt avancée.

Les cauſes de l'atrophie peuvent varier beaucoup; elle peut être la ſuite d'une nourriture mal-ſaine, d'un mauvais régime, des vers, l'effet de tranchées qui ont perſiſté long-temps, d'une dentition laborieuſe, d'un principe ſcorbutique ou vérolique; mais le plus ſouvent elle doit ſon exiſtence à un principe ſcrophuleux.

De quelque nature que ſoit le vice qui a donné lieu à l'atrophie, le premier ſoin dont on doit s'occuper dans le traitement, c'eſt de s'aſſurer de la bonté de la nourriture que prend l'enfant. Si le lait de la nourrice étoit

ſuſpect, il faudroit lui en ſubſtituer un autre. Il eſt enſuite eſſentiel de purger de temps en temps, & de faire vomir. Les meilleurs purgatifs dans ce cas ſont la rhubarbe, à la doſe de huit à dix grains, donnés avec un peu de ſyrop des cinq racines apéritives, & la teinture aqueuſe d'un ſcrupule de rhubarbe, ainſi que la terre foliée de tartre, donnée pluſieurs fois par jour dans un peu de ſyrop de chicorée, à la doſe de ſept à huit grains. Les fomentations émollientes ſur le ventre ſont néceſſaires, ainſi que les bains tiedes & les lavemens, pour ramollir les duretés des parties engorgées du méſentere, & en préparer la réſolution : on peut auſſi appliquer utilement ſur le bas-ventre l'emplâtre de ciguë, ou l'em-

plâtre de Vigo : on doit avoir en même temps l'attention de ne faire reſpirer à l'enfant qu'un air ſec, & ſouvent renouvelé. La propreté peut auſſi contribuer à ſa guériſon. Lorſque les obſtructions commencent à ſe réſoudre, on doit inſiſter ſur les remedes amers, & ſur les martiaux : on doit par conſéquent donner alors les fleurs martiales de ſel ammoniac, à la doſe de ſept à huit grains, & ces remedes fortifians peuvent être encore ſecondés heureuſement par des frictions ſouvent répétées ſur le bas-ventre.

Du Rachitis ou Noueure.

Le rachitis ſemble être le produit des habitudes & des altérations ſucceſſives

ceſſives qu'éprouve la conſtitution de l'homme dans l'état de ſociété ; car elle n'eſt connue que depuis le commencement du huitieme ſiecle ; elle eſt le partage des enfans, quoiqu'elle n'attaque guere ceux qui n'ont pas encore atteint la ſeconde année de la vie, & il eſt rare qu'elle ſe développe dans les ſujets qui ont paſſé la dixieme.

Un des caracteres de la conſtitution des ſujets diſpoſés au rachitis, eſt une certaine molleſſe dans les chairs, jointe à un état de foibleſſe générale, qui éloigne les enfans de la diſſipation, & leur ôte la gaîté qui leur eſt ordinaire. Ils ont l'apparence d'une bonne ſanté ; car leur viſage eſt plein & leur teint fleuri. Les têtes ; c'eſt-à-dire, les parties ſpongieuſes des os,

ſont celles qui ſont les premieres affectées; elles ſe gonflent, tandis que leur partie moyenne s'amincit; ils ſe courbent & ſe déforment. L'épine du dos eſt une des parties oſſeuſes qui s'affectent le plus; elle ſouffre diverſes inflexions, & la charpente de la poitrine eſt plus ou moins dérangée; il ſe forme des nodoſités aux côtes. Les autres os éprouvent auſſi des altérations conſidérables dans leur forme. Ces organes n'ayant point la ſolidité convenable, ils ſe caſſent aiſément, lorſqu'ils n'ont pas la molleſſe qui les rend capables de fléchir & de ſe courber. Les enfans rachitiques ſont pâles, & digerent mal; ils deviennent bouffis, & ſouvent à ces ſymptômes il ſe joint une difficulté de reſpirer, ac-

compagnée de râlement & de toux; ils maigriſſent ſucceſſivement, par l'effet d'une fievre lente, qui redouble la nuit. La nature manquant eſſentiellement de force dans les ſujets rachitiques, la dentition ſe fait avec lenteur, ou ne ſe fait point du tout. Les enfans atteints du vice rachitique ſont cependant, pour l'ordinaire, ſpirituels, & ont une intelligence au deſſus de leur âge; ce qui tient ſans doute à la foibleſſe même du ſyſtême nerveux, auquel elle donne un plus grand degré de ſenſibilité.

Les rachitiques approchent du terme funeſte de leur maladie, lorſque leur haleine devient fétide, & que la paralyſie s'empare des extrémités inférieures.

Les cauſes du rachitiſme ne ſont pas encore bien connues. Cette maladie eſt plus commune dans les villes que dans les campagnes, & il eſt difficile de déterminer ſi cette différence dépend de la vie ſédentaire des habitans des villes, ou des autres vices qui peuvent y altérer la conſtitution des hommes, & qui ſont plus communs à la ville qu'à la campagne. La foibleſſe des parens ne paroît pas être une cauſe ſuffiſante pour produire le rachitis dans leurs enfans. Il y a des gens qui croient que les perſonnes atteintes de la goutte ou d'autres maladies chroniques, ſont ſujettes à mettre au jour des enfans diſpoſés au rachitis. Cette idée n'eſt peut-être pas tout à fait ſans fondement. Il y en a

d'autres qui regardent l'affection rachitique comme le produit d'un virus particulier, qui a du rapport avec le principe des écrouelles. Enfin le plus grand nombre des Médecins penſe que la maladie vénérienne a une grande influence ſur la production du rachitis, & que celle-ci n'eſt qu'une dégénération de la premiere, qui a ſouffert ce changement en paſſant des peres aux enfans. Les femmes ſujettes aux fleurs blanches paſſent auſſi pour être dans le cas de produire des enfans rachitiques; mais ſi les fleurs blanches ne tiennent point à quelque autre vice particulier dont ce flux dépende lui-même, nous ne croyons pas qu'on puiſſe les regarder comme une cauſe du rachitis. Il ſemble d'abord que le

caractere acescent de la nourriture ordinaire des enfans, & les acidités qui dominent presque toujours chez eux, sont très-propres à déterminer cette affection, en absorbant la substance calcaire qui donne la solidité aux os. Cependant, en remarquant que cette cause a existé de tout temps, & que le rachitis est une maladie très-moderne, on est forcé de recourir à un autre principe, pour expliquer l'existence de cette maladie.

La mauvaise nourriture, un régime désordonné, le mauvais air, l'humidité, la mal-propreté peuvent sans doute contribuer à aggraver l'état des personnes rachitiques, sans pouvoir seuls donner lieu à leur maladie. Tous les symptômes qu'elle présente

peuvent s'expliquer facilement par cette dégénération acide des humeurs qui ſe manifeſte dans le rachitis, & qui porte le déſordre dans tous les organes & dans toutes les fonctions.

Comme la cauſe du rachitis eſt ignorée, on eſt forcé d'adapter ſon traitement aux ſymptômes eſſentiels & fondamentaux que cette affection préſente. Ces ſymptômes, qui ſont la foibleſſe & la dégénération acide des humeurs, indiquent aſſez les moyens généraux de guériſon qu'on doit employer pour les combattre. Les fortifians ſont par conſéquent ce qui peut le plus directement modifier les pouvoirs de la nature, & la mettre en état de changer la diſpoſition vicieuſe du corps. Mais il con-

vient, avant de les mettre en uſage, de chaſſer les amas de ſaburre acide qui peuvent ſe trouver dans les premieres voies; & pour cela on donnera au malade de la rhubarbe combinée avec de la magnéſie muriatique, à la doſe de douze grains chacune, ſi ſon âge eſt au deſſus de ſix ans; & à la doſe de ſix grains, s'il n'a pas encore atteint cet âge. On donnera ce purgatif pluſieurs jours de ſuite, enveloppé avec du ſyrop de guimauve, pour tromper la répugnance de l'enfant. Lorſqu'on aura débarraſſé les premieres voies des ſucs dégénérés qui s'y trouvent en ſtagnation, on paſſera à l'uſage des fortifians. Celui dont l'action eſt la plus univerſelle, eſt le bain froid. A ce tonique on joindra les ex-

traits amers, tels que ceux de fumeterre, de piſſenlit & d'aulnée, à la doſe d'un ſcrupule par jour, & adminiſtrés en pilules de trois à quatre grains. Le quinquina peut auſſi être un des remedes les plus efficaces dans le rachitis. La difficulté de le faire prendre aux enfans, doit faire ſubſtituer le ſyrop de quinquina au quinquina en ſubſtance, & ce ſyrop peut être donné à la doſe d'une demi-once par jour, ainſi que le ſyrop antiſcorbutique, qui eſt très-approprié à l'état des rachitiques.

Des Médecins ont quelquefois employé le cautere dans le traitement du rachitis; mais ce moyen ne peut avoir quelque effet ſalutaire que lorſqu'il y a une humeur âcre qui do-

mine dans la couſtitution du malade.

De toutes les maladies, le rachitis eſt peut-être celle dont la guériſon tient le plus à un bon régime. Les alimens les plus ſains & les plus faciles à digérer, parmi ceux qui ne ſont point d'une nature aceſcente; un air pur, ſec & frais, & un exercice modéré ſont les moyens les plus puiſſans pour corriger la foibleſſe radicale qui ſert de baſe à la maladie; pour rétablir les pouvoirs vitaux, & les mettre en état de travailler à la dépuration des humeurs & au rétabliſſement des fonctions. Si le ſujet malade eſt en état de manger de la viande, on lui donnera du poulet & du veau rôtis & froids, de préférence

aux autres viandes ; des crêmes de riz & d'orge ; un peu de bon vin vieux ſera auſſi très-propre à le fortifier : enfin un très-bon moyen de donner du ton à l'organe de la peau, & d'un tranſmettre par conſéquent aux autres organes avec leſquels elle ſympathiſe, c'eſt d'y faire des frictions de temps en temps avec un morceau de flanelle imprégné de la fumée de myrrhe ou de plantes aromatiques.

Des Vers dans les enfans ; des Lombrics.

Les vers auxquels les enfans ſont particulierement ſujets, ce ſont ceux qu'on nomme lombrics, qui ſont longs, & d'une forme cylindrique, & que le vulgaire regarde comme étant

de la même nature que les vers de terre, quoiqu'ils en different par des caracteres assez marqués. On croit aussi communément que les vers du corps humain y sont apportés du dehors, ou qu'on en avale le germe avec les alimens & la boisson ; germe qui se développe ensuite plus ou moins facilement, selon les différentes dispositions de l'économie animale ; mais il n'est point prouvé que les vers du corps humain se trouvent ailleurs ; & quoique l'ordre de génération des êtres vivans soit fondé sur des germes, il ne s'ensuit pas que des corps organisés imparfaitement, tels que les vers, ne puissent point se former sans germe préexistant. On peut concevoir que des sucs animalisés, mais

que

que la foibleſſe des pouvoirs vitaux n'aura pas pu aſſimiler aux autres humeurs, abandonnées à leurs forces particulieres, peuvent s'arranger & ſe modifier au point de former des êtres réguliers & vivans par eux-mêmes. Cette idée nous paroît plus admiſſible que celle d'œufs ou de germes apportés du dehors, qui réſiſteroient aux forces digeſtives de nos organes, & qui ſe conſerveroient ſans altération au milieu des mouvemens qui changent continuellement l'état des parties de notre corps.

Quoi qu'il en ſoit, l'exiſtence des lombrics ſe manifeſte par un viſage pâle & cachectique, une haleine d'une odeur forte & particuliere, des yeux plombés & entourés d'un cercle

bleuâtre, & ſouvent larmoyans ; une démangeaiſon qui porte ſouvent les enfans à ſe frotter le nez, un ſommeil troublé, & accompagné d'un mouvement ſpaſmodique des levres. Les vers occaſionnent auſſi quelquefois une petite toux ſeche, la diarrhée, des coliques, des défaillances, ſoit parce que les vers abſorbent une partie du chyle, ſoit parce qu'en troublant la digeſtion, ils ſont un obſtacle à la réparation du corps. Les enfans qui ont des vers demandent ſouvent à manger ; & quelle que ſoit la quantité d'alimens qu'ils prennent, ils n'en ſont ni moins maigres, ni moins foibles ; enfin l'altération des ſucs donne quelquefois lieu à la fievre putride vermineuſe. Le pouls, dans le cas des vers, eſt ordi-

nairement intermittent. On remarque auſſi une certaine dilatation de la pupille dans les perſonnes qui ont des vers ; ils occaſionnent ſouvent des convulſions, & peuvent conduire au maraſme.

Les purgatifs & les amers ſont les remedes dont le concours forme le traitement contre les vers. On doit commencer par les premiers, qui les chaſſent directement, & paſſer enſuite aux autres, qui les empêchent de ſe régénérer. Les amers agiſſent ſans doute en fortifiant, & la force vitale de l'eſtomac s'oppoſe à la génération & au développement des vers. On commencera donc par donner le purgatif ſuivant :

Un ſcrupule de rhubarbe;
Un gros de ſel d'epſom;
Six grains de jalap.
Mettez à infuſer dans ſix onces d'eau chaude, pendant une nuit, & délayez le lendemain dans la colature une once de ſyrop de fleurs de pêcher, pour prendre en une fois.

Ce purgatif peut ſe répéter une ou deux fois, à la diſtance de cinq ou ſix jours. Après avoir ſuffiſamment évacué, on fera uſage des vermifuges ordinaires, qui ſont, pour la plupart, des ſubſtances plus ou moins ameres, auxquelles on peut joindre les mercuriaux. On peut donner pluſieurs fois par jour une cuillerée d'une infuſion faite avec une demi-once de racine de fougere mâle, & une demi-poignée

de feuilles d'abſynthe dans une pinte de vin rouge vieux. La potion ſuivante peut auſſi produire un bon effet.

Six onces d'eau de chicorée ;
Douze grains de coralline préparée ;
Douze grains de poudre contre les vers ;
Une demi-once d'eau de fleurs d'orange ;
Une once de ſyrop de limon.
Mêlez, pour prendre en deux fois.

Quant aux mercuriaux, on peut donner pour boiſſon, ou une décoction de trois onces de mercure crud, dans une livre & demie d'eau, ou trois fois par jours, deux grains de mercure doux, incorporé avec de la conſerve de roſes.

Des Aſcarides.

Il y a une autre ſorte de vers, à laquelle les enfans ſont encore ſujets, mais moins qu'à celle dont nous venons de parler ; ce ſont les aſcarides. Ces vers reſſemblent beaucoup à ceux du fromage, leur ſiége ordinaire eſt dans les gros inteſtins ; de ſorte qu'ils occaſionnent une vive démangeaiſon au fondement & de fréquentes envies d'aller à la ſelle. Ils ſe trouvent toujours en plus ou moins grande quantité dans les excrémens des perſonnes qui en ſont atteintes. On peut mettre en uſage, pour les combattre, les moyens qui ont été indiqués dans l'article précédent. L'endroit du corps qu'ils affectent, permet d'employer

un moyen de plus; ce ſont les lavemens faits avec de l'huile ou avec une décoction de mercure crud.

Du Ténia ou Ver ſolitaire.

Quoique les enfans ſoient peu ſujets au *ténia*, nous en parlerons ici, pour ne pas revenir enſuite ſur ce ſujet. Le nom de *ver ſolitaire* donné au ténia, vient de l'opinion qu'on a eue long-temps qu'il n'en pouvoit exiſter qu'un à la fois dans le corps humain. Mais il eſt à préſent bien reconnu qu'il peut en exiſter pluſieurs à la fois. La forme du *ténia* eſt plate; il reſſemble à un ruban, & ſa longueur, qui varie beaucoup, eſt de pluſieurs aunes; il eſt diviſé, dans ſa longueur, par des anneaux ou raies

tranſverſales, qui ne ſont qu'une eſpece d'articulation, par laquelle une partie eſt jointe à l'autre, & toutes ces parties articulées peuvent ſe détacher du *ténia*, ſans qu'il ceſſe de vivre, ſa tête ayant la faculté de recouvrer toutes les autres parties qu'il a perdues.

On diſtingue le *ténia* en *ténia* à anneaux courts, & en *ténia* à anneaux longs. Le premier eſt celui dont les raies tranſverſales ou les articulations ſont très-rapprochées, comme de deux ou trois lignes. Les ſections, dans l'autre, ſont de la longueur d'un demi-pouce, & l'endroit où elles s'articulent eſt plus relevé que dans la premiere. Les portions de la ſeconde eſpece de *ténia* reſſemblent à des

grains de courge, ce qui leur a fait donner le nom de *cucurbitins*. L'une & l'autre eſpece de *ténia* ſont, pour l'ordinaire, très-difficiles à détruire. Il ne me paroît point qu'il y ait contre le *ténia* d'autre ſpécifique que les purgatifs forts. On a propoſé la gomme-gutte à la doſe de dix grains, la racice de fougere, & l'huile de ricin.

De l'Hydrocéphale.

L'hydrocéphale eſt une collection d'humeurs aqueuſes faite à l'intérieur ou à l'extérieur de la tête; ce qui la fait diviſer en hydrocéphale interne & en hydrocéphale externe. Celle-ci ſe manifeſte par une tuméfaction tranſparente, qui cede à l'impreſſion du doigt. Tel eſt l'effet de l'eau ramaſ-

ſée entre les tégumens de la tête, ou entre ceux-ci & le crâne. Dans ce dernier cas, la tumeur eſt moins apparente. Dans l'hydrocéphale interne, l'eau eſt ramaſſée entre les membranes du cerveau. Dans cette maladie, qui eſt particuliere aux enfans, les ſutures du crâne ſe relâchent, & les os dont il eſt compoſé s'écartent les uns des autres, & deviennent quelquefois tranſparens. Les enfans atteints de cette maladie ont toujours la prunelle couverte par la paupiere inférieure; ils ſont cachectiques, indolens, ſtupides, ont les extremités froides, & ils perdent quelquefois le mouvement dans ces parties.

Cette affection peut être l'effet d'une cauſe accidentelle, telle qu'une

chûte, un coup reçu à la tête, ou une forte compreſſion faite dans cette partie. Le plus ſouvent elle eſt la ſuite d'un affoibliſſement & d'une dégénération des humeurs amenée par quelque virus, tel que le virus écrouelleux.

L'évacuation des eaux qui peſent ſur le cerveau, & qui, en gênent les fonctions, eſt ſans doute ce que l'on doit ſe propoſer dans le traitement de l'hydrocéphale; mais il eſt dangereux de les évacuer directement par aucune inciſion. Il faut, pour obtenir cet effet, avoir recours aux diurétiques & aux purgatifs; & en même temps qu'on évacue les eaux, on doit faire des compreſſions graduelles ſur la tête. Ainſi, on pourra employer

pour évacuer les eaux, les purgatifs qui ont été déjà indiqués pluſieurs fois dans les articles précédens. On donnera pour boiſſon une décoction faite avec une once de racine de roſeau, & une demi-poignée de feuilles de ſcolopendre. On peut auſſi ſe ſervir d'un véſicatoire, appliqué ſur la nuque ou ſur la tête.

De l'Hydropiſie du Cerveau.

Quoique les adultes ne ſoient pas exempts de l'hydropiſie du cerveau, comme les enfans y ſont beaucoup plus ſujets, nous la placerons dans la claſſe des maladies qui leur ſont particulieres.

La cauſe matérielle de l'hydropiſie du cerveau eſt la même qu

de l'hydrocéphale, c'eſt-à-dire, une collection d'une humeur aqueuſe, qui a ſon ſiége dans les ventricules du cerveau, au lieu de l'avoir entre ſes membranes, ou entre les tégumens du crâne.

Par cette raiſon même, les ſignes de l'hydropiſie du cerveau ſont moins manifeſtes que ceux de l'hydrocéphale; car l'eau amaſſée dans le cerveau abreuvant moins les ſutures du crâne, en écarte moins les os; ceux-ci ſont moins tranſparens, & il ne ſe préſente point de tuméfaction à l'extérieur. Quoique toutes les fonctions ſoient plus ou moins languiſſantes, parce que le cerveau, d'où émane le principe qui les anime, ſe trouve léſé, opprimé par le poids de

l'humeur aqueuſe, cependant l'hydropiſie du cerveau ne préſente point de ſymptôme caractériſtique qui puiſſe la faire diſtinguer nettement; elle offre des ſignes qui lui ſont communs avec la préſence des vers dans les premîeres voies. Elle eſt toujours accompagnée d'une grande foibleſſe dans les mouvemens & dans l'exercice des ſens : auſſi les enfans qui ont cette affection, ſont-ils le plus ſouvent aſſoupis, & ſupportent-ils avec peine la lumiere; ils éprouvent un ſentiment douloureux au deſſus de l'orbite des yeux, occaſionné ſans doute par la preſſion opérée par le poids des eaux qui ſont contenues dans l'intérieur de la tête. La paralyſie finit ordinairement par s'emparer des extré-

mités de leurs corps. Le pouls, qui eſt d'abord rapide, devient enſuite lent, pour reprendre une rapidité convulſive, qui ſe termine par la mort.

Les remedes propres à cette maladie ſont les mêmes que ceux qui ont été proposés dans l'article précédent, quoi qu'ils ſoient rarement accompagnés d'un ſuccès heureux.

Du Spina Biſida.

Cette maladie eſt, pour l'épine du dos, ce que l'hydropiſie du cerveau eſt pour la tête, c'eſt-à-dire, uue collection d'eau dans le canal formé par la réunion des vertebres. Cette eau peut même venir du cerveau, en ſuivant la moëlle épiniere. Elle pro-

duit dans l'épine du dos les mêmes effets que l'hydrocéphale opere ſur la boîte oſſeuſe du crâne, c'eſt-à-dire, qu'elle écarte les vertebres les unes des autres, de maniere que pouſſant devant elle le périoſte qui les recouvre, elles donnent lieu à la formation de tumeurs plus ou moins apparentes.

Cette maladie demande les mêmes remedes que les deux affections précédentes. Les tumeurs que préſente l'épine du dos ne doivent point être ouvertes. Cette opération a été toujours mortelle. On a propoſé l'application de deux véſicatoires ſur les deux côtés de l'épine où ſe trouve la tumeur. Ce moyen a réuſſi, & peut

être tenté avec quelque eſpérance de ſuccès.

De la Coqueluche ou Toux convulſive.

Cette maladie eſt un des plus terribles fléaux de l'enfance. On croit que c'eſt une maladie nouvelle, & qu'elle n'a paru en France, pour la premiere fois, que vers la fin du quinzieme ſiecle, & que les enfans n'en ſont attaqués qu'une fois. Nous ne croyons pas cette derniere opinion bien démontrée.

Quoi qu'il en ſoit, cette maladie eſt une des plus redoutables pour les enfans, par la longue opiniâtreté avec laquelle elle les tourmente, & par les angoiſſes & les agitations exceſ-

ſives qu'elle leur fait éprouver. Les accès de la toux convulſive ne ſont pas d'une longue durée, mais violens. La toux commence par une inſpiration profonde, qui eſt ſuivie de cinq ou ſix expirations rapides, dont la derniere produit un ſon aigu & prolongé, qu'on peut regarder comme un caractere de la coqueluche. Pendant la durée de l'accès, le viſage de l'enfant eſt rouge & gonflé, le ſang lui ſort ſouvent par le nez, & quelquefois par les yeux & par les oreilles; & il eſt ſi agité, qu'on le croiroit en danger d'être ſuffoqué. Cependant lorſque la toux a ceſſé, l'enfant paroît à peine incommodé; il reprend ſes jeux & ſa bonne humeur, & demande pour l'ordinaire à manger,

parce que, dans la violence de la toux, il vomit les alimens qu'il a dans l'eſtomac, ce qui, le privant d'une réparation néceſſaire, l'oblige à demander une nourriture nouvelle. L'enfant preſſent d'avance l'accès qui doit ſurvenir, & l'annonce quelques minutes avant qu'il arrive. Lorſque la toux commence à l'agiter, l'inſtinct le porte à chercher un point d'appui, & à ſaiſir avec ſes mains la chaiſe, la table, ou tout autre meuble qui ſe trouve près de lui; la matiere de l'expectoration eſt une muſcoſité blanchâtre.

La coqueluche peut tenir à une ſurabondance d'humeurs; mais il eſt plus probable qu'elle dépend d'un principe d'acrimonie auquel de mau-

vais alimens, le froid & l'humidité peuvent donner un certain degré d'énergie.

La durée de la maladie, qui quelquefois ſe maintient pendant pluſieurs mois, dépend ſans doute beaucoup de cette diſpoſition qu'ont la plupart des affections de l'économie animale à devenir habituelles. Elle eſt rarement mortelle ; cependant elle a quelquefois, en engorgeant trop les poumons, donné lieu à l'inflammation de ce viſcere & à la conſomption.

On croit que le vomiſſement qui ſurvient dans les accès de la coqueluche, eſt d'un augure favorable ; il eſt certain du moins qu'il paroît ſoulager le malade.

Les acccès de la toux convulsive ſuivent quelquefois une marche réguliere & périodique. Cela, pour l'ordinaire, a lieu lorſque la maladie ſe prolonge & ſe ſoutient par la force de l'habitude.

Le traitement de la coqueluche doit avoir pour baſe deux indications principales; la premiere conſiſte à évacuer les humeurs qui ſurabondent dans les premieres voies, quel que ſoit leur degré d'acrimonie; l'autre indication ſe réduit à faire naître dans l'économie animale une diſpoſition qui donne moins de priſe aux ſpaſmes, à les calmer, & à empêcher leur retour.

Le premier moyen par conſéquent qu'on emploiera, c'eſt l'émétique,

qui, en même temps qu'il évacue les premieres voies, donne aux humeurs une direction ſalutaire vers la peau ; donne du reſſort à tous les organes, & détruit la diſpoſition qu'ils ont aux ſpaſmes : pour cela, on fera diſſoudre deux grains de tartre ſtibié dans trois onces d'eau, & on en adminiſtrera quelques cuillerées tous les matins, juſqu'à ce que l'enfant ait vomi ſuffiſamment.

Si on craignoit une trop forte irruption du ſang vers la poitrine ou vers la tête, on pourroit recourir à l'application d'une ou deux ſang-ſues à l'une ou à l'autre de ces parties : mais les véficatoires appliqués ſur la poitrine & à l'eſtomac, ſont encore plus propres à diminuer la ſuffoca-

tion, & à déterminer l'humeur acrimonieuſe vers la peau.

Quant aux ſpaſmes, on les calmera directement, en donnant deux ou trois gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans une cuillerée d'eau de chiendent, édulcorée avec le ſyrop de guimauve. Le lait, la panade, la crême de riz doivent être le fond de la nourriture du malade; il doit être tenu chaudement, afin de l'entretenir dans une douce tranſpiration.

Enfin ſi les accès de la coqueluche obſervoient un type régulier, ou des retours fixes, il faudroit faire uſage du quinquina, qui, dans ce cas, eſt doublement efficace pour faire ceſſer & empêcher le retour des accès, & pour donner aux organes le ton qui

peut les garantir des ſpaſmes. Comme le quinquina eſt difficile à faire prendre aux enfans, on pourra leur donner le ſyrop de quinquina, adminiſtré par cuillerées à café.

Quelque bien aſſortis que paroiſſent ces moyens au traitement de la coqueluche, ils ſe trouvent ſouvent ſans effet. La maladie perſiſte quelquefois long-temps, quoi qu'on faſſe, & ſe diſſipe enſuite d'elle-même, comme ſi elle s'étoit épuiſée.

Fin du tome premier.

TABLE

TABLE

DES MATIERES.

De l'uſage des choſes dites non naturelles.

De l'Air. Page 9

Des alimens & des Boiſſons. 12

Du travail & du Repos. 14

Du Sommeil & de la Veille. 16

Des Secrétions & des excrétions. 18

Des Paſſions. 23

Des maladies particulieres aux femmes. 28

De la Menſtruation difficile. 30

Des pâles Couleurs. 35

De la ſuppreſſion du Flux Menſtruel. Page 39
Du Flux Menſtruel exceſſif & irrégulier. 48
Des Fleurs blanches. 54
De la Nymphomanie. 57
De la Maſturbation. 59
Des Vapeurs. 62
De l'Affection hyſtérique. 80
Des Maladies des femmes enceintes. 90
Des ſignes de la groſſeſſe. 91
Des accidens cauſés par la Pléthore. 94
Des pertes de ſang dans les femmes enceintes. 95
De l'Avortement. 98
Conſtipation. 101
De la difficulté d'uriner. 103

De l'enflure des Pieds & des Jambes. Page 103

Des Affections des Femmes en travail. 104

Des fausses douleurs. 105

De l'Accouchement. 107

Des affections des femmes en couche, des douleurs après l'accouchement. 109

Soins nécessaires aux femmes en couche. Ibid.

Des Lochies. 113

Des fausses directions du lait, & de ses métastases. 117

De la fievre puerpérale. 121

De la fievre miliaire des femmes en couche. 129

De la fievre érésipélateuse. 131

De l'inflammation de la matrice. Page 132
De la péripneumonie des femmes en couche. 134
De la Manie & de l'Apoplexie laiteuſes. 135
Des Convulſions des femmes en couche. 136
Des affections qui ſont une ſuite plus ou moins éloignée des couches. 138
Des affections des femmes, qui tiennent à la ceſſation des regles. 142
De la conduite que doivent obſerver les femmes parvenues à l'âge où les regles doivent ceſſer. 145
Des regles immodérées. 150
Des maladies des enfans. 155

De la ſyncope des nouveaux-nés. 161
De l'ictere des nouveaux-nés. 162
Des mauvais effets du méconium dans les nouveaux-nés. 168
Des Spaſmes. 172
De l'Inſomnie. 173
De la Conſtipation & des Vents. Ib.
Des Tranchées & des Coliques dans les enfans. 175
Des Aphtes. 178
Des Eruptions cutanées. 183
Des Gerçures & des Excoriations dans les enfans. 188
De la Diarrhée dans les enfans. 190
Des Convulſions. 193
De la Dentition pénible dans les enfans. 195
De l'Atrophie ou du Maraſme des enfans. 205

Du Rachitis ou Noueure. Page 204
Des Vers dans les enfans, des Lombrics. 215
Des Aſcarides. 222
Du Ténia ou Ver ſolitaire. 223
De l'Hydrocéphale. 225
De l'Hydropiſie du Cerveau. 228
Du Spina Biſida. 231
De la Coqueluche ou Toux convulſive. 233

Fin de la table du tome premier.

Digitized by Google